

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



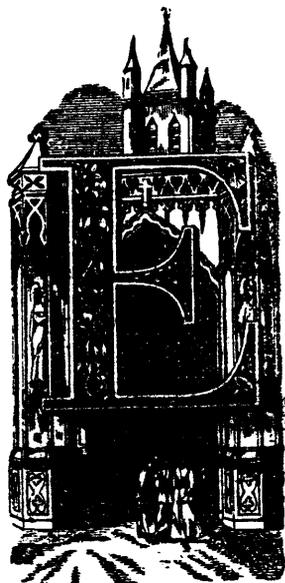
Vol. 3.

Montréal, 2 Juillet 1874

No. 27.

## LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



T quand on est dans le commerce comme nous, reprit Tromb-Alcazar, et qu'on a tout son temps pris par les affaires, les dérangements, faut que ça se paye.

Gontran tira son portemonnaie. Tromb-Alcazar étendit la main.

—Voici vingt francs, dit le baron en mettant un louis dans cette main.

—Comme à compte ? demanda le bohémien avec effronterie.

—Oui, car vous en toucherez deux fois autant quand vous me donnerez l'adresse des saltimbanques.

Tromb-Alcazar eut un éblouissement.

—Oh ! mon débit de parfumerie ! balbutia-t-il en desserrant un peu le nœud de sa cravate pour ne pas étouffer.

—Part à deux ! lui glissa Passe-la-Jambe à l'oreille.

—Bien entendu ! Sois paisible, on est honnête ou on ne l'est pas, répondit Tromb-Alcazar..... Où faudra-t-il porter le renseignement à monsieur le comte ? demanda-t-il tout haut.

Gontran fut au moment de tirer une carte de son portefeuille, mais il se ravisa.

—Il est inutile de venir chez moi, dit-il.

—Alors, que milord prenne la peine de nous donner un rendez-vous.

—C'est ce que je vais faire. Je vous rejoindrai demain, à cinq heures, dans le quartier de la place Maubert, à l'endroit que vous allez me désigner.

—Parfait ! Nous attendrons milord à l'heure convenue, au café restaurant de la *Girafe*, un petit bahut très bien, rue Mouffetard, n. 14. C'est un établissement assez chouette

—Nous le fréquentons, dit vaniteusement Passe-la-Jambe. On y rencontre des gens établis ; on y fait du vrai bouillon, avec du vrai bœuf, et il y a des portions de pruneaux à cinq centimes.

—Demain, à cinq heures, j'y serai.

—Et vous en aurez pour votre argent, monsieur le comte.

Ici le dialogue fut interrompu. Mlle Tata Moulinet, rassasiée sans doute des exercices du phoque savant, de la vue séduisante du veau à trois têtes, des tours de force et d'adresse de la femme phénix, etc., sortait de la baraque et venait rejoindre le baron.

Celui-ci, qui n'avait plus rien d'essentiel à dire aux bohémiens, donna son bras à la cocotte rousse, et la dirigea du côté où la voiture les attendait. Et, tout en s'éloignant, il murmurait :

—Maintenant, Périne, à nous deux !.....Tu t'es trouvée sur mon chemin il y a quinze ans, et j'ai été vaincu !.....Je crois que je vais avoir ma revanche !

X.—Où Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe continuent à faire de bonnes affaires.

Aussitôt que le baron Gontran eut disparu, en compagnie de Mlle Tata Moulinet, Tromb-Alcazar,

saisi d'une sorte de délire, se mit à battre des entrecuirs, tandis que Passe-la-Jambe esquissait les figures les plus fantaisistes d'une *tulipe orageuse* insensée, tout en se chantant à lui-même le quadrille d'*Orphée aux enfers*.

—Assez de chahut comme ça ! fit tout à coup Tromb-Alcazar. Parlons sérieusement des affaires sérieuses. Qu'est-ce que tu dis de la situation, mon fiston ?

—Je dis que ça se corse.

—Hein ! crois-tu que le magot prenne du ventre ?

—C'est-à-dire qu'il en devient hydropique, le magot. Faudra lui opérer une ponction !..... Nous sommes en train, pour le quart d'heure, de nous amasser des rentes.

—Je ferai une commande d'essence de myrte, reprit Tromb-Alcazar. C'est ça qui est un bon placement.

—Et moi, j'ai envie de joindre les portes-monnaies à quarante-cinq centimes, et les ronds de serviette en moiré métallique, à ma spécialité d'anneaux brisés et de chaînes d'acier..... Qu'est-ce que tu en penses ?

—Mauvaise idée ! La parfumerie, vois-tu, mon fils ; ne sortons pas de là, et parlons de notre commanditaire.

—Il a l'air d'un daim huppé, le bourgeois.

—Oui, oui, c'est un particulier cosu. Il ne regarde pas plus à vous coller un jaunet, que d'aucune à vous lâcher cinquante centimes.

—Ah ça ! mais, qu'est-ce qu'il peut bien vouloir faire de l'adresse des saltimbanques ?

—Comment, imbécile ! s'écria Tromb-Alcazar avec un gros rire, tu n'as pas compris ?

—Quoi donc ?

—Es-tu assez rosière pour ton âge !

—Possible, mais je demande le mot de la charade.

—Eh bien ! le particulier en tient pour Georgette.

—Tu crois ?

—Ça saute aux yeux ! En faisait-il assez de questions ! Moi je l'ai vu venir tout de suite. Ça va être une mine d'or, une petite Californie. Nous l'exploiterons *naturellement*, nous lui ferons ses commissions. Mais faudra se défier de la mère. J'ai dans l'idée qu'elle ne prendrait pas bien la chose, et que si elle se doutait de n'importe quoi, elle ne se gênerait guère pour nous arracher les yeux.

—Suffit, on aura l'œil.

—Attention, voici du monde. En avant le boniment. Du savon au miel, extra-fin, dulcifié, rectifié, sortant des ateliers de M. Piver. C'est trente-cinq centimes..... sept sous !

Des anneaux brisés, des chaînes d'acier..... la sûreté des montres, le désespoir des voleurs..... quinze centimes, trois sous !

Georges de la Brière et Lionel Morton descendaient ensemble l'escalier de la baraque, après avoir assisté à la représentation presque entière.

Le Français avait l'air soucieux.

—Qu'avez-vous donc, mon cher Georges ? lui demanda Lionel.

—Je suis triste.

—Pourquoi ?

—Parce que je ressens pour vous une vive affection, et que je vous vois, avec douleur, vous engager dans une voie funeste.

—Je vous comprends mal, ou plutôt je ne vous comprends pas. Expliquez-vous.

—Ne m'avez-vous pas dit, il n'y a qu'un instant, que vous persistiez, malgré tout, dans votre résolution ?

—Sans doute.

—Et, après le spectacle auquel vous venez d'assister, vos désirs et vos volontés sont toujours les mêmes ?

—Assurément.

—Eh quoi ? l'idée de vous donner une belle-mère qui croque des poulets crus, avale des étoupes enflammées, jongle avec des poids de cinq cents et soulève un tonneau à la force de la mâchoire, ne vous épouvante pas ?

—Ma foi, non. Ce n'est point ma belle-mère que j'épouserai. Je ne sais d'ailleurs si vous avez fait attention à sa figure, elle a l'air de la plus brave personne du monde.

—Mordieu ! je suis loin de dire le contraire. La jeune sœur aussi est charmante ; elle danse le fandango comme un ange et elle exécute les sauts périlleux avec une grâce parfaite. Mais sera-t-il fort agréable pour vous, si vous épousez Mlle Marthe, de songer que tandis que votre femme fera les honneurs de votre salon, sa mère et sa sœur batront la grosse caisse sur la place publique, en maillots couleur abricot, pour attirer les badauds et gagner quelques gros sous ?

—Supposition purement gratuite, et qui ne se réalisera certainement pas.

—Pourquoi donc ?

—Parce que en épousant Marthe, j'assurerai la fortune de toute sa famille, et ces braves gens, n'ayant plus besoin de travailler pour vivre, deviendront de purs et simples bourgeois.

—Qui vous dit qu'ils accepteront vos bienfaits ?

—Sous quel prétexte les refuseraient-ils ?

—On a vu de pauvres diables de cette espèce faire profession de fierté.

—Tant mieux, alors ; ce sont de grands cœurs ! Sans compter que peut-être ils sont saltimbanques par vocation, et ne voudront point quitter leur état.

—De mieux en mieux, car dans ce cas, je les regarderai comme de vrais artistes, et j'aurai pour eux le plus grand respect.

—Ah ! vous avez réponse à tout !

—Ce qui prouve bien, cher ami, que la raison est de mon côté.

—Lionel, je vous en supplie, réfléchissez encore. Ne commettez point une irréparable folie. Songez que vous avez une fortune, une situation, un nom honorable, dont vous êtes responsable devant le monde.

—Que m'importe le monde ? Je ne me soucie pas plus de lui qu'il n'a souci de moi. Je ne cherche que mon bonheur.

—Il est bien rare de trouver le bonheur dans une union disproportionnée. Oubliez cette enfant !

—Je l'oublierai si peu que je veux, dès demain la demander en mariage à sa mère.

—Dans cette baraque ?

—Non, chez elle.

—Vous ne savez seulement pas où elle demeure.

—C'est vrai, mais je vais le savoir.

—Allons, décidément, mon ami, vous êtes plus qu'excentrique, vous êtes fou !

—Lionel Morton se contenta de sourire et regarda autour de lui. Il aperçut Tromb-Alcazar qui venait d'opérer le placement d'un savon au miel, et rayonnait. Il lui fit un signe.

—L'industriel accourut, suivi de son jeune associé, Passe-la-Jambe.

—Si c'est pour de l'essence de myrte, dit-il, j'en aurai demain une forte partie, dans des prix doux. Milord n'a qu'à parler.

—Milord désire peut-être des porte-monnaies, et des ronds de serviette en moiré métallique, ajouta Passe-la-Jambe. J'aurai demain tout ce qui se

confectionne de mieux en ce genre. Milord peut me faire sa commande.

—Il ne s'agit pas de cela, répondit Lionel. Je voudrais avoir l'adresse des saltimbanques dont voilà la baraque.

Lui aussi ! murmura Passe-la-Jambe stupéfait. Ah ! par exemple, elle est bien bonne !

—L'adresse, milord ? répliqua Tromb-Alcazar sans témoigner la moindre surprise. Ça peut se faire, je me permettrai même d'ajouter que ça se fera certainement.....faudra se déplacer, et nous sommes si occupés.....ah ! il n'y a pas à dire, le commerce marche !..... Aussi notre temps est précieux.....

—Il vaut de l'or, dit avec aplomb Passe-la-Jambe.

—Voici vingt francs, reprit Lionel en mettant un louis dans la main tendue de Tromb-Alcazar. Je triplerai la somme en recevant l'adresse. Quand pouvez vous me la donner ?

—Demain, milord.

—A quelle heure ?

—A cinq heures du soir.

—Où vous retrouverai-je ?

—Dans la rue Mouffetard, quartier de la place Maubert, n. 14, au café-restaurant de la Girafe. C'est là que nous attendrons votre honneur.

—C'est bien, je compte sur vous ! demain je serai exact. Venez-vous, Georges ?

—Je vous suis, mon ami, répondit M. de la Brière. Il ajouta tout bas : " Demain, je saurai si cette jeune fille est vraiment honnête, et quelle est cette Mme. Gerfaut. Et si Marthe est indigne de lui, dussé-je provoquer un scandale je l'empêcherai bien de l'épouser ! "

—Puis les deux hommes s'éloignèrent en semble.

—Dis donc, ma veille, murmura Passe-la-Jambe, encore un amoureux de Georgette !..... C'est drôle !

—La petite est vraiment gentille, et ça ne fait jamais plus que deux. Je ne désespère pas qu'il en vienne un troisième.

—En voilà des tranches du Pérou qui nous tombent du ciel.

—Qu'est-ce que tu veux, nous sommes *chançards* ! C'est comme au *biribi*, une fois qu'on teint la veine on gagne à tout coup.

—Deux jaunets aujourd'hui, et quatre demain ! quelles rentrées ! Nous allons ressembler à une succursale du Comptoir d'escompte. Faudra bientôt songer à acheter une maison de campagne, pour nous retirer des affaires après la fortune faite.

—Ah ! tais-toi, mon fiston, tais-toi ! Mes flacons, mes savons, mes essences et nos cosmétiques, tout cela danse autour de moi un faridontaine que le diable en prendrait les armes !..... Est-ce un rêve ? comme on dit dans les *mélos*. Passe-la-Jambe, si c'est un rêve, oh ! ne m'éveille pas ! Dormir toujours ainsi, et rêver qu'on se noie dans un océan de pommade, ce serait le bonheur !

#### XI.—Un coup d'œil en arrière.

Maintenant que le hasard vient de remettre en présence les uns des autres la plupart des personnages qui remplissaient la première partie de notre œuvre, et qui semblaient si bien séparés depuis si longtemps, le moment nous semble venu d'expliquer brièvement les changements survenus dans la position de ces personnages pendant un laps de quinze années.

Nous avons vu Péline, le désespoir dans l'âme, obéissant à la volonté suprême de la comtesse de Kéroual, quitter le château de Rochetaille, avec son mari et les deux enfants, au moment où l'agonie de sa bien aimée maîtresse commençait.

Cette fuite, des événements terribles et que nos

lecteurs ne peuvent avoir oublié, l'avaient rendue nécessaire.

Léonie de Kéroual, dans la situation où l'avait placée un instant de faiblesse et d'entraînement vis-à-vis le baron de Strény, ne voulait ni dénoncer ce dernier comme son assassin, ni réclamer contre lui, pour Marthe, la protection de la justice.

Or, n'était-il pas bien vraisemblable qu'après avoir si lâchement tué la mère, le misérable songerait à se débarrasser de la fille, unique obstacle, désormais, entre lui et cette fortune dont il voulait devenir le maître à tout prix ?

L'unique moyen de sauver l'enfant était donc de la faire disparaître jusqu'au moment où, remise dans les mains de M. de la Brière, banquier riche et considéré, investi de sa tutelle, elle trouverait chez lui une sauvegarde puissante qui défierait les tentatives du baron.

Voici ce que s'était dit la comtesse, et rien au monde ne semblait plus logique et plus inattaquable que ce raisonnement.

La fuite de Péline et de ceux qu'elle entraînait avec elle, fuite commencée dans de si étranges et dramatiques conditions, n'eut rien de romanesque dans son accomplissement.

A deux lieues à peine du château de Rochetaille, les fugitifs furent rejoints par la diligence d'Épinal à Vesoul, dans laquelle ils trouvèrent de la place.

Une heure après leur arrivée à Vesoul, l'une des voitures des messageries Laffite et Caillard, faisant le service entre Mulhouse et Paris, passait presque vide, les recevait dans sa rotonde et les déposait, le surlendemain, sains et saufs, sur le pavé de la cour de l'administration, rue de Grenelle-Saint Honoré.

Péline avait hâte de remettre en mains sûres son précieux dépôt.

A peine débarquée, elle prit un fiacre et se fit conduire rue de la Chaussée-d'Antin, à l'hôtel qu'habitaient Philippe de la Brière et son fils.

On sait quelle effroyable nouvelle elle allait apprendre.

Philippe, ruiné complètement, venait de se brûler la cervelle, et son fils avait quitté Paris pour toujours sans doute.

Ce fut pour Péline un coup terrible, car elle adorait Marthe, et la pauvre orpheline allait se trouver sans protecteur, plus misérable cent fois que Georgette, l'enfant des saltimbanques, car à celle-là, du moins, il restait une famille, et Marthe n'en avait plus.

Nous prenons sur nous d'affirmer que Péline ne songea pas un seul instant à déplorer la catastrophe au point de vue de son intérêt personnel ; et cependant, elle aussi se trouvait frappée, et l'avenir de calme et d'aisance sur lequel elle avait le droit de compter s'évanouissait comme un rêve.

Mais la femme de Jean Rosier était une nature d'élite ; elle ne pensa qu'à Marthe, nous le répétons, et, la première heure de découragement passée, elle se dit avec une énergie qui ne devait plus se démentir :

—Non, l'enfant de ma maîtresse n'est point seule au monde, car nous serons sa famille ! Non, elle n'est pas orpheline, car je serai sa mère ! Ce que la comtesse de Kéroual voulait faire pour Georgette, Péline Rosier le fera pour Marthe !

Cette résolution prise, les ex-saltimbanques s'installèrent provisoirement dans un obscur hôtel garni de l'un des plus misérables quartiers de la ville.

Au moment de la séparation, Léonie avait dit :

—Si je suis vivante demain, j'écrirai ..... Tu trouveras ma lettre à ton nom ..... au nom de Péline ..... à Paris ..... poste restante.

La malle-poste gagnait plus de douze heures sur

la diligence : une lettre de la comtesse attendait peut-être.

Il était trop tard, le jour de l'arrivée, pour se rendre aux bureaux de la rue Jean Jacques Rousseau ; mais Périne y courut le lendemain, et Dieu sait avec quelle violence son cœur bondissait dans sa poitrine au moment où elle se présentait au guichet de la poste restante, et où elle demandait :

—Avez-vous une lettre arrivant du département des Vosges et portant le nom de PÉRINE ?

—Non, répondit laconiquement l'employé après une recherche rapide.

La femme de Jean Rosier s'éloigna la tête basse et les yeux pleins de larmes.

Huit jours de suite elle revint et fut accueillie par la même réponse.

Alors s'éteignit le faible et dernier espoir qu'elle conservait malgré tout. Il devenait impossible désormais de se faire la moindre illusion : la comtesse était morte.

Périne acheta de l'étoffe noire, elle fit, de ses mains, des vêtements de deuil pour Marthe et pour Georgette, et ensuite elle tint conseil avec Jean Rosier.

Or, nous savons déjà que, dans un conseil de ce genre, la jeune femme, si supérieure par le caractère, par la volonté, par l'énergie, et aussi par l'intelligence, avait seule voix délibérante, et que si elle consultait son mari, ce n'était guère que pour la forme.

L'argent donné par Mme de Kérroual au moment du départ était presque intact ; mais les trois mille francs représentés par ces rouleaux d'or ne dureraient pas longtemps : il fallait songer à l'avenir, il fallait vivre et gagner la vie des deux enfants.

Quel parti prendre ? à quel travail demander des moyens d'existence ?

Périne et Jean Rosier ne savaient qu'un métier, celui de saltimbanque, et l'âge où l'on peut se remettre en apprentissage était passé pour eux.

La situation dans laquelle ils se trouvaient n'avait donc qu'une issue, ce qui simplifia la délibération, et il fut résolu d'un commun accord qu'ils allaient reprendre leur ancien état, malgré le dégoût profond qu'il leur inspirait.

Ils avaient exercé pendant quelques mois à Paris, trois ans auparavant. Ils possédaient une permission bien en règle ; l'argent de la comtesse serait employé à faire l'acquisition du matériel et des curiosités indispensables ; avec beaucoup de travail et d'économie, tout irait bien.

Périne décida, en outre, qu'on ne ferait rien pour entretenir dans l'esprit de Marthe les souvenirs du passé, et qu'on laisserait croire à l'enfant qu'elle était la sœur de Georgette.

A quoi bon, en effet, inspirer à la pauvre orpheline de profonds et inutiles regrets, en lui parlant de la situation brillante qui aurait dû être la sienne, et que la fatalité lui avait fait perdre ? Ne valait-il pas mieux cent fois la laisser être heureuse dans son obscurité ?

Jean Rosier en convint ; mais il ajouta, avec un gros rire qui donnait à sa physionomie une expression de complète inintelligence :

—Ça sera drôle tout de même, sais-tu, de voir la fille d'une comtesse faire la parade et le saut périlleux.

Périne haussa les épaules.

—Non, répondit-elle ensuite, non, ce ne sera pas drôle, car cela n'arrivera jamais.

—Ah ça ! est-ce que par hasard, demanda Jean Rosier, tu comptes élever la petite demoiselle comme une princesse ?

—Eh ! mon pauvre Jean, tu vas toujours d'un

excès à un autre, et tu ne sais, en vérité, ce que tu dis. Ni comme une princesse, ni comme une saltimbanque.

—Enfin, qu'est ce que tu feras d'elle ?

—Je lui ferai apprendre un état. C'est nécessaire, puisqu'elle est sans fortune ; mais un état dont elle ne serait pas forcée de rougir, si jamais des circonstances, impossibles à prévoir, lui permettaient de reprendre son nom et sa situation dans le monde.

—A la bonne heure ! Mais Georgette, qu'est-ce que nous en ferons ?

—Est-ce que tu trouves ça juste, toi, de favoriser notre enfant moins qu'une étrangère ?

—Parfaitement juste. Celle que tu appelles une étrangère et que je regarde, moi, comme ma propre fille, était née pour la richesse, tu le sais bien. Sa mère a fait beaucoup pour nous et voulait faire plus encore, et c'est grâce à son argent qu'il nous est possible aujourd'hui de nous établir de nouveau. Tu vois donc bien qu'en travaillant pour Marthe, et en essayant de la rendre heureuse, nous ne ferons que payer, selon notre pouvoir, les intérêts de ce que nous lui devons. Qu'as-tu à répondre à cela ?

—Rien, car tu as toujours raison.

Périne sourit involontairement.

—Voilà la première parole de bon sens que tu dis aujourd'hui, murmura-t-elle.

Ce qui venait d'être décidé s'accomplit sans retard. La femme de Jean Rosier loua un logement modeste ; elle acheta quelques meubles d'occasion pour le garnir ; elle enferma, dans le tiroir le mieux caché du plus solide de ces meubles, le portefeuille qui renfermait les titres de la fortune évanouie, la lettre de la comtesse à Philippe de la Brière, et la déclaration par laquelle elle affirmait l'innocence de sa femme de chambre et l'infamie du baron de Strény.

Ce portefeuille renfermait un compartiment secret, dont le hasard avait révélé l'existence à Périne.

Obéissant à je ne sais quel instinct mystérieux, la jeune femme s'était servie de ce compartiment pour y cacher la déclaration, arme unique qui fût dans ses mains pour se défendre ou pour attaquer.

Ceci fait, Périne et son mari se procurèrent le cheval, la voiture, et tout l'attirail à l'usage de MM. les saltimbanques en foire ; ils firent les engagements indispensables et ils recommencèrent à exercer leur industrie à Paris et dans les environs.

La révolution de 1848 venait d'avoir lieu. Jean Rosier et sa femme ignoraient complètement qu'une condamnation par contumace à la peine de mort pesât sur leurs têtes. Leurs affaires n'allaient pas mal ; les recettes se soutenaient et leur permettaient de vivre sans rien demander à personne ; l'avenirne semblait point sombre.

Par malheur, le saltimbanque, entraîné par des fréquentations funestes, se remit à boire ; mais il le fit d'abord avec une certaine modération et Périne accepta, comme un mal nécessaire, ce triste retour vers une habitude un moment disparue.

Plusieurs années s'écoulèrent.

Georgette était devenue l'une des brillantes étoiles des fêtes des environs de Paris. Ses beaux yeux, sa figure joyeuse et mutine, sa souplesse et sa grâce exerçaient sur les recettes une influence véritable. Elle faisait tourner bien des têtes, à commencer par celle de Guignolet, le jeune pitre que nous avons déjà présenté à nos lecteurs.

Guignolet était amoureux fou de Georgette ; il en perdait le sommeil et l'appétit ; mais il se voyait séparé de son idole par des abîmes ; car comment,

sans folie, faire ce beau rêve de demander un jour et d'obtenir la main de la fille du *Patron* ?

Pendant ce temps, Marthe recevait une éducation modeste à l'école des sœurs. Puis Périne, voulant lui mettre dans les mains un bon état, un de ces états qui permettent à une jeune fille de ne pas mourir de faim en restant honnête, la mit en apprentissage chez une couturière parfaitement inconnue, mais fort recommandable, de la rue de Seine.

Marthe fit des progrès rapides ; elle devint une excellente ouvrière et se distingua par un goût exquis et par une vive imagination. Sous ses doigts de fée, les étoffes les plus simples semblaient se transformer comme par miracle, et devenaient des robes d'une rare élégance.

La maîtresse couturière eut la bonne foi d'avouer à Périne que Marthe n'avait que bien rarement, chez elle, l'occasion de déployer les talents hors ligne dont elle était amplement douée, et elle ajouta que la place de la jeune fille se trouvait marquée chez quelqu'une de nos faiseuses en vogue, où ses appointements seraient doublés et qui peut-être même, dans la crainte de la perdre, finirait par l'attacher à sa maison en lui donnant un intérêt dans les bénéfices.

Ceci fut pour Périne, on le comprend, le sujet d'une immense perplexité.

Elle ne pouvait songer à entraver l'avenir de Marthe en la laissant végéter dans les demi ténèbres de la rue de Seine ; mais cette faiseuse en vogue où la chercher ? où la trouver ?

Périne s'informa, et le non de Mme Gerfaut, la grande couturière à la mode, étalant ses splendeurs dans l'avenue Marbeuf, fut prononcé devant elle.

Sans hésiter, elle y conduisit Marthe et la présenta comme sa fille, en se gardant bien d'avouer sa profession de salimbanque ; car elle ne se dissimulait point que d'un tel aveu résulterait pour Marthe une défaveur absurde à la vérité, mais inévitable.

Mme Gerfaut se montra bonne princesse ; elle parut charmée de la beauté de la jeune fille et de sa gracieuse tournure ; elle la questionna et lui trouva de l'esprit ; elle lui fit improviser sous ses yeux la garniture d'un corsage de bal et lui trouva du goût.

—Elle est gentille, cette petite, très-gentille, parole d'honneur ! dit-elle à Périne. Elle me va, je la prends, je l'engage, et c'est une faveur, une grande faveur, car je suis assaillie de sollicitations ; je ne sais auquel entendre. C'est à qui voudra entrer dans une maison comme la mienne. Vous comprenez ça, ma chère dame ?

Mme Gerfaut s'arrêta pour respirer et Périne répondit qu'elle comprenait à merveille.

—Seulement, reprit la ci-devant maîtresse du baron de Strény en désignant d'un geste dédaigneux la modeste robe de Marthe (une robe d'orléans noir très bien faite,) seulement, ces costumes un peu trop populaires ne sont point de mise ici ; il faut de la toilette. Mes ateliers sont des salons, ma chère dame.....des salons du meilleur monde, j'ose le dire. La vue d'une robe de laine sous mes plafonds dorés choquerait l'œil de ma clientèle aristocratique (je pourrais même dire princière,) comme une fausse note, dans un morceau de musique, écorche l'oreille d'un dilettante. Je loge mes ouvrières, je les nourris ; nous menons une véritable vie de famille ; je suis pour elles une mère, une jeune mère. Je n'exige pas de luxe de toilette, ce serait absurde, mais les convenances avant tout. Il faut à cette enfant trois robes de soie : l'une noire, la seconde vert émeraude. et la

troisième d'un gris très clair. Voulez-vous les lui acheter ?

—Je ferai ce qu'il faudra, madame, murmura Périne.

—Très-bien ; alors, c'est une affaire convenue ; nous sommes d'accord ; emmenez cette chère petite et qu'elle revienne demain matin avec son petit trousseau et ses trois robes en coupous : on les fera dans la maison ; ce sera l'affaire de vingt-quatre heures.

En ce moment un valet de pied, en habit à la française de couleur groseille galonné d'or, à culotte courte et en bas blancs bien tirés sur ses mollets rebondis, entra dans la pièce où Mme Gerfaut donnait audience à Périne et à Marthe.

—Qu'est ce, Germain ? lui demanda-t-elle.

—Mme la princesse Stewzky et Mme la duchesse de Candia attendent au salon depuis un quart d'heure ; elles font demander à madame si madame pourra bientôt les recevoir.

—Allez dire à ces dames, répliqua la grande couturière, que dans trois minutes je suis à elles.

—Le laquais sortit.

Mme Gerfaut prit l'air du monde le plus ennuyé.

—Vous voyez, dit elle en se tournant vers Périne éblouie, on n'a pas un instant à soi ; c'est insupportable ! Princesses, duchesses, marquises, comtesses, sans parler des baronnes et de ces dames de la finance, se succèdent ici du matin au soir. Quand l'une s'en va, l'autre arrive.....et ce sont des supplications, des sollicitations à n'en plus finir. A les entendre, il faudrait leur inventer chaque jour des robes inédites. L'imagination la plus féconde qu'il y ait au monde ( et je crois que c'est la mienne) n'y suffirait certainement pas. Ah ! ces grandes dames, elles me feront blanchir les cheveux avant l'âge. Vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

Périne, pour la seconde fois, affirma qu'elle comprenait à merveille.

—Allez vous en, maintenant, continua Mme Gerfaut, et revenez demain sans manquer. Bonjour, petite, bonjour. Vous m'allez beaucoup, parole d'honneur !

Le lendemain, Marthe fut exacte et fit son entrée, sous les auspices de l'illustre couturière, parmi les ouvrières de l'avenue Marbeuf.

C'est là que nous la retrouverons.

## XII.—Suite du précédent.

Dans la situation particulière où se trouvait placé le baron Gontran de Strény, il lui était impossible de quitter le château de Rochetaille avant l'entièrement de la comtesse de Kéroural, sans attirer sur lui, de la manière la plus fâcheuse, l'attention générale.

Il le comprit et ne chercha point à se soustraire à l'accomplissement de ce devoir qui, pour lui, n'était qu'une sorte de sacrilège venant couronner son crime ; il fit même les choses à merveille, et, pendant tout le cours de la cérémonie funèbre, la compassion et la sympathie des assistants furent acquises à l'assassin versant des larmes auprès du cercueil de sa victime.

Mais deux heures après le moment où la terre froide du cimetière se fut refermée sur le cadavre de Léonie, Gontran partit pour Paris, arriva pendant la nuit, descendit chez Olympe Silas, à laquelle il raconta son effroyable déception, sans lui révéler, bien entendu, les motifs de la mort quasi foudroyante de la comtesse. Le jour venu, il déguisa son visage de manière à n'avoir rien à craindre d'une rencontre avec les recors, et, sachant que

Philippe de la Brière était le dépositaire de toute la fortune de Mme de Keroual, il courut chez lui, ne doutant pas que Périne ne s'y fut présentée déjà, mais supposant le banquier trop prudent pour s'être dessaisi de la moindre partie des capitaux confiés à sa garde, sans avoir pris soin de se mettre en règle par toutes sortes d'actes en bonne et due forme. Or, les actes de ce genre ne s'emprovisent pas, et Gontran se disait :

—Par M. de la Brière je retrouverai Périne et Marthe. Je laisserai la première se débâter contre l'accusation qui va l'écraser, et je ferai valoir mes droits incontestables sur la seconde, ma parente et ma pupille.

Gontran tomba du haut de ses rêves en apprenant la banqueroute et le suicide du banquier.

Cette ruine et cette mort portaient un coup mortel à ses espérances. Il avait accompli froidement un meurtre inutile ; il devenait sans intérêt pour lui, désormais, de chercher et de trouver Marthe de Keroual.

Que faire donc, et que devenir ?

Pour des raisons que nous connaissons, le séjour de Paris était impossible pour Gontran, à moins qu'il ne lui convînt d'accepter, aux frais de ses créanciers, un logement gratuit dans la maison d'arrêt pour dettes de la rue de Clichy.

Hâtons-nous d'ajouter que cette perspective ne lui souriait en aucune façon.

En conséquence, il résolut de s'expatrier pendant un temps indéfini.

Il se garda bien de faire part de cette détermination à Olympe Silas, qui, dans son exaltation romanesque, n'aurait pas manqué de vouloir le suivre et s'attacher à lui, malgré lui.

Il partit donc, et ce fut par une lettre mise à la poste au moment de son départ qu'Olympe apprit avec désespoir et avec fureur qu'il était à tout jamais perdu pour elle, et qu'elle ne devait plus le revoir.

Gontran avait repris le chemin des Vosges. Il passa quelques jours au château de Rochetaille, où il fit main-basse sur les bijoux de la comtesse et sur l'argenterie. Ensuite, muni d'un passe-port bien en règle, qu'il s'était fait délivrer pendant les quarante-huit heures de son séjour à Paris, il quitta la France.

Comment vécut-il à l'étranger ? Nos lecteurs le devinent facilement.

Il recommença cette existence d'aventurier de bonne compagnie qu'il avait déjà menée. Il se fit tour à tour l'hôte des grandes villes et des stations thermales où la roulette et le trente et quarante ont des autels.

Son nom le fit généralement bien accueillir ; ses manières et son esprit séduisaient la plupart de ceux avec lesquels le mirent en rapport les hasards de sa vie errante. Il fut d'ailleurs heureux au jeu d'une manière à peu près constante, et, grâce à ce bonheur, il évita d'attirer sur lui les regards investigateurs des diverses polices des pays que successivement il honora de sa présence.

Quelques mois avant l'époque où se passèrent les faits que nous allons raconter dans la seconde partie de ce livre, Gontran, se trouvant à Hambourg, tomba sur une veine merveilleuse, et fit un soir sauter la banque, ce qui lui mit dans les mains une centaine de mille francs.

A peine possesseur de cette somme, relativement importante, il se sentit pris du désir le plus ardent de revoir la France et Paris.

Mais la question des créanciers subsistait toujours, quoique singulièrement amoindrie par le temps écoulé.

Plusieurs de ces braves gens étaient morts, et leurs héritiers avaient classé les billets jaunis du baron, escortés de liasses de papier timbré, parmi les non-valeurs de la succession.

Ceux qui vivaient encore et qui savaient que M. de Strény avait disparu depuis près de quinze ans, regardaient leurs créances non comme aventurées, mais comme bien et dûment perdues.

Gontran avait conservé des relations épistolaires avec son ami très-intime le vicomte Georges de G... Il lui écrivit en lui envoyant quinze mille francs, et la liste des créanciers qui pouvaient exercer contre lui la contrainte par corps, en supposant toutefois qu'il n'eussent point laissé périmer leurs titres, chose dont il lui recommandait très spécialement de s'assurer.

Le vicomte de G... mit les intérêts de Gontran entre les mains d'un homme d'affaires très-retors, qui trouva moyen de retirer les titres dangereux, et d'économiser même ses honoraires sur les quinze mille francs,

“Le danger n'existe plus, télégraphia alors le vicomte au baron : vous pouvez revenir.”

La semaine suivante, Gontran était à Paris, où il louait, rue de Boulogne, un petit hôtel qu'il meublait de la façon la plus confortable. Il prenait une voiture au mois, faisait peindre ses armoiries sur les panneaux, habillait le cocher à sa livrée, avait un valet de chambre et un groom, et se donnait enfin le luxe de Mlle Tata Moulinet, la petite cocotte aux cheveux rouges.

Un beau jour le baron apprit à l'improviste une nouvelle qui faillit lui causer un transport au cerveau, tant fut violente la fièvre déterminée par la stupeur et le saisissement.

C'était l'annonce du retour à Paris de Georges de la Brière, plus millionnaire que son père ne l'avait jamais été, et payant aux créanciers de la faillite tout ce qui leur était dû depuis quinze années, en capital et en intérêts.

Ainsi, pour la seconde fois, la fortune de la comtesse de Keroual se trouvait à la portée de Gontran, et il ne pouvait la saisir, ni comme héritier, ni comme tuteur.

Pour être mis en possession de cette fortune comme héritier, il fallait prouver que Marthe était morte.

Pour en obtenir l'administration comme tuteur, il fallait représenter Marthe vivante.

Or, la jeune fille était-elle vivante encore ? Gontran l'ignorait, et, pour arriver à la solution de ce problème, si intéressant pour lui, il se mit à fouiller Paris, en cherchant Périne, mais sans résultat, jusqu'à l'heure où le hasard, sous l'incarnation gracieuse et tyrannique de Mlle Tata Moulinet, le conduisit à la fête de Saint-Cloud, pour lui faire retrouver successivement Olympe Silas et Périne Rosier, ces deux vivants souvenirs du crime commis, quinze ans auparavant, au château de Rochetaille.

Voilà, ce nous semble, tout ce qu'il importe à nos lecteurs de connaître relativement à Gontran de Strény, et nous serons en règle avec le passé quand nous aurons dit quelques mots de la transformation d'Olympe Silas, devenue Mme Gerfaut.

En recevant la lettre qui pour elle contenait l'arrêt d'une éternelle séparation, la maîtresse de Gontran, nous le savons, avait eu le plus violent accès de douleur et de colère, et elle s'était juré de remuer ciel et terre pour retrouver les traces du fugitif qui méconnaissait un amour aussi profond et aussi désintéressé que le sien.

Mais ces traces, qu'elle chercha véritablement avec ardeur, avec obstination, avec rage, elle ne

les trouva pas ; sa fureur se métamorphosa peu à peu en dépit. et son dépit devint insensiblement de l'indifférence.

Olympe était guérie, non-seulement de son amour, mais de l'amour, et il ne lui restait plus qu'une idée fixe, c'était de se moquer de tous les hommes, en général, pour se venger de la conduite indigne de l'un d'eux.

A partir de ce moment, la jeune femme reprit la vie brillante et bruyante un instant interrompue par sa passion pour Gontran de Strény, et elle reconquit une place importante parmi les plus radieuses constellations des étoiles de la bohème galante.

A cette époque, un grand changement se fit en elle.

Elle avait aimé l'argent jusqu'à alors parce qu'il procure le luxe et une foule de jouissances, parmi lesquelles il faut citer, au premier rang, le plaisir infini d'écraser ses rivales.

Elle se prit à aimer l'argent pour lui-même ; elle se jura qu'elle serait riche un jour ; elle ne négligea rien pour arriver à ce résultat, et elle mit de côté, dans la prévision de l'avenir, d'assez notables sommes.

Pendant dix ans, Olympe mena cette vie brûlante, cette existence à *outrance*, où les années comptent, non pas double, comme des années de campagne pour les soldats, mais triple et quadruple, et qui d'une fille de trente ans font parfois une vieille femme.

Nous savons bien que les exceptions existent, et qu'elles sont nombreuses, mais nous savons aussi que les exceptions fortifient les règles générales.

Un jour vint où il fut impossible à Olympe de ne pas s'apercevoir que le cercle de courtisans et d'aspirants surnuméraires qui l'avait toujours entourée, s'éclaircissait d'une façon notable.

On n'escortait plus sa voiture au bois ; sa loge au spectacle restait vide de soupirants ; le nombre des boîtes et des sacs de bonbons déposés dans son antichambre le 1er janvier diminuait dans les proportions de quatre-vingt dix pour cent.

A qui la faute, et qu'elles pouvaient être les raisons de ce cataclysme ?

Olympe se posa ces questions en faisant sa toilette devant une glace inflexiblement sincère, que pour la première fois elle interrogea d'une façon sérieuse.

Elle fut bien obligée de s'avouer à elle-même que des fils d'argent commençaient à se mêler çà et là aux flots de sa chevelure, que la patte d'oie se dessinait à l'angle de ses yeux, que sa paupière inférieure se gonflait d'une façon déplorable, et que, sans le secours du blanc de perle intelligemment employé, ses tempes flétries la feraient paraître plus âgée, de dix ans, qu'elle ne l'était en réalité.

Olympe ne manquait ni de fermeté, ni de décision ; elle le prouva en prenant son parti sur-le-champ.

—Allons, se dit-elle, le temps de la galanterie est fini ; il s'agit de devenir une femme sérieuse. J'ai quelques capitaux et beaucoup d'intelligence, dans dix ans je veux être millionnaire.

Et sans perdre une heure, elle se demanda quelle profession pourrait, par le chemin le plus court, la conduire au million.

Une spécialité des pécheresses sur le retour est de devenir directrices d'hôtels garnis, soit dans le quartier de la Madeleine ou des Italiens, soit dans le faubourg Saint-Germain et le quartier Latin.

Le choix des quartiers dépend de l'importance des fonds dont elles peuvent disposer.

Olympe songea un instant à imiter ses collègues ; mais, réflexion faite, elle repoussa cette idée avec une moue dédaigneuse. Il lui fallait mieux que cela.

Acheter un beau café, bien achalandé, sur la ligne des boulevards, et trôner tous les soirs au comptoir, en toilette éblouissante, offrait des chances de succès ; mais il y avait dans l'exhibition commerciale qu'il fallait faire de sa personne un je ne sais quoi qui choquait les instincts quelque peu aristocratiques de l'ancienne maîtresse du baron de Strény.

Tandis qu'Olympe Silas, fort indécise, passait son temps à courir chez tous les gens d'affaires qui s'occupent de la vente des fonds industriels, elle entendit parler d'un grand établissement de modes et de couture, situé aux Champs-Élysées, pourvu d'une clientèle distinguée, et dont la propriétaire actuelle, se trouvant assez riche, voulait se retirer.

—Voilà ce qu'il me faut ! se dit Olympe en se frappant le front. Où pourrai-je trouver quelque chose de préférable à une profession élégante, me mettant en rapport d'une façon tout à fait exclusive avec des personnes élégantes appartenant au monde patricien, ou tout au moins au monde opulent ? Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Trois jours après, non sans s'être assurée toutefois que les bénéfices annoncés n'étaient point surfaits, Olympe signait.

La semaine suivante, d'adroites réclames, insérées aux *faits Paris*, dans tous les journaux, petits et grands, apprenaient à l'univers entier que Paris allait posséder enfin un établissement de premier ordre, sans rival possible, *Mme Gerfaut la CÉLÈBRE MME GERFAUT*, prenant aux Champs Élysées la suite des affaires de Mme \*\*\*

Olympe Silas avait jugé convenable, en se débarrassant de son vrai nom, pour devenir une bonne étiquette commerciale, de prendre le pseudonyme de Mme Gerfaut.

Beaucoup de gens, en lisant les réclames dont nous faisons mention plus haut, ne manquèrent point de se dire, ainsi que cela arrive toujours :

—Je ne connais pas cette dame, mais il paraît qu'elle est célèbre, et que son établissement est sans rival.

Et la clientèle augmenta dès le début. Six mois après, Olympe louait en totalité l'hôtel de l'avenue Marbeuf, le meublait avec une splendeur inouïe, et y installait ses ateliers.

A partir de ce moment, l'illustrissime MAISON GERFAUT fut définitivement fondée.

Mme Gerfaut donna des dîners auxquels furent invités ses principales clientes, et leurs amis.

Les salons de l'hôtel de l'avenue Marbeuf devinrent le théâtre de soirées dansantes où les actrices de fantaisie sur les scènes de genre, et les duchesses, se rencontrèrent avec les jolies ouvrières de la maison, luxueusement vêtues afin de mettre dans tout leur jour les modes nouvelles fraîchement écloses dans le cerveau de Mme Gerfaut.

### XIII.—A la Girafe.

Le café-restaurant de la *Girafe*, lieu de rendez-vous fixé par Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe à Gontran de Strény d'une part, et, de l'autre, à Morton, jouissait, dans le quartier de la place Maubert, d'une estime qui n'était point usurpée.

La clientèle du café-restaurant de la *Girafe* ne se c'rutait point parmi ces *thugs* de Paris, de qui

l'existence entière est une lutte sourde contre la société.

Elle se composait en grande partie d'habitants du quartier, d'ouvriers occupés dans les ateliers des alentours. Les bohémiens tel que Tromb Alcazar, Passe-la-Jambe et *tutti quanti*, n'en formaient que la très infime minorité.

Nous sommes au lendemain des rencontres racontées par nous dans les précédents chapitres, et auxquelles la fête de Saint Cloud a servi de théâtre.

#### XIV.—*Un renseignement.*

Cinq heures sonnèrent au coucou. Le timbre fêlé résonnait encore lorsque la porte s'ouvrit, et le baron Gontran de Strény parut.

Il était mis avec son élégance habituelle ; il avait le lorgnon dans l'œil, et l'air plus hautain que jamais.

Tromb-Alcazar aperçut Gontran, dont le regard explorait tous les coins et les recoins de la salle, et s'arrêtait dédaigneusement sur les visages, parfois bizarres, dont il était entouré.

—Le bourgeois ! fit-il en donnant un coup de coude à Passe-la-Jambe.

En même temps il se leva, et prenant une attitude respectueuse, il alla au-devant du nouveau venu.

—Vous êtes exact, lui dit Gontran.

—L'exactitude, le zèle et la discrétion sont mes principales qualités.

Puis il ajouta, avec la plus aimable désinvolture :

—Peut-on vous offrir la moindre des choses ? Une absinthe ?..... un cassis ?..... un bitter ?.....

Sans se donner la peine de répondre à cette proposition ridicule, le baron demanda :

—Comment causer ici ? Nous sommes entourés de monde ; impossible d'échanger deux mots sans être entendus.

—Rien de plus facile, répliqua Tromb-Alcazar. Oh ! l'établissement est confortable, rien n'y manque : il y a des salons de société ;

Il alla ouvrir la porte de l'un des cabinets garnis de vitrages, dont nous avons parlé.

—Entrez-là, reprit-il. Garçon, une bouteille de madère sec, ce que vous avez de meilleur, et deux verres. C'est monsieur qui paye.

Puis, se penchant vers Passe-la-Jambe :

—Si notre autre client arrive, fais-le attendre.

—Suffit ; mais tâche de me garder un peu de madère, je n'en ai jamais goûté, et je l'adore.

—C'est convenu.

Et Tromb-Alcazar alla rejoindre majestueusement Gontran de Strény.

—Parlez vite lui dit Gontran ; avez-vous l'adresse des saltimbanques ?

—Oui, mais non sans peine. Ces gens-là ont véritablement l'air de ne pas vouloir qu'on sache où ils perchent..... demandez-moi pourquoi ?

Gontran avait tiré de sa poche son portefeuille et se préparait à écrire.

—Voyons, dit-il.

—C'est à deux pas d'ici, rue des Postes, n. 7 ; ils occupent un petit logement mansardé avec leur fille, le pitre couche dans un grenier, audessus.

Le ci-devant modèle rempli de nouveau son verre et le vida pour la seconde fois, en répétant :

—A votre santé !

—Mais, l'autre enfant ? reprit le baron après avoir pris note du nom de la rue et du numéro de la maison, avez-vous des renseignements sur l'autre enfant ?

—Tout ce que j'ai pu savoir (et il m'a fallu payer

ça bien cher), c'est qu'elle travaille chez une couturière qui la loge et qui la nourrit.

—Où demeure cette couturière ?

—Aux Champs-Élysées.

—Son nom ?

—Je le sais, je l'ai retenu, parce qu'elle se fait afficher sur les murs de Paris.

—Eh bien !

—Eh bien ! elle s'appelle Mme Gerfaut. A votre santé !..... Buvez donc ! je vous assure qu'il est bon.

Une expression de joie si vive se peignit sur la figure du baron que Tromb-Alcazar, quelque absorbé qu'il fut par la dégustation du madère, ne put faire autrement que de la remarquer.

—Vous connaissez cette Mme. Gerfaut ? demanda-t-il curieusement.

La question était indiscreète, elle resta sans réponse, et Gontran reprit :

—Quel est le nom de la jeune fille qui travaille chez la couturière ?

—J'ai oublié de le demander, et peut-être ceux qui m'ont renseigné ne le savaient-ils.

—Comment ?

—La petite vient très rarement chez sa mère, c'est à peine si on la connaît dans le quartier, où les saltimbanques, d'ailleurs, ne demeurent que depuis quelques mois.

—Savez-vous, au moins, si ces deux enfants sont véritablement les filles de Pérene ?

—Il n'y a qu'elle qui pourrait le dire, mais il paraît qu'elle a l'air de les aimer autant l'une que l'autre.

Gontran fronça le sourcil, et Tromb-Alcazar qui ne perdait aucune occasion d'interroger, quoique sans le moindre succès, dit vivement :

—Est-ce que ça vous chiffonne ?

—Il y a une chose que je tiendrais à savoir par dessus tout, reprit le baron.

—Laquelle ?

—C'est si l'une de ces jeunes filles n'est pas un enfant d'adoption.

Tromb-Alcazar hocha la tête.

—Difficile ! très-difficile !..... murmura-t-il ensuite. Cependant, si vous y tenez beaucoup, je tâcherai de m'y prendre très-adroitement, je questionnerai, je ferai des pieds et des mains.

—Non, j'aviserai moi-même, répondit Gontran après réflexion. Je vous ai promis deux louis, les voici.

—Merci, mon prince.

L'ex-modèle palpa les pièces d'or avec une satisfaction visible.

—Comme ça, vous n'avez plus besoin de moi ? demanda-t-il ensuite.

—Plus que jamais, au contraire.

—Ah bah !

—Voulez-vous me seconder ?

—Dame ! je voudrai tout ce que vous voudrez, moi. Pourvu, naturellement, que vous y mettiez le prix. Vous comprenez, le temps vaut de l'or, le mien surtout. Je suis si occupé ; ma clientèle me réclame, et, quand je me mêle de vos affaires, il est clair comme le jour que je néglige les miennes. Ça mérite une indemnité suffisante.

—Oh ! soyez tranquille, je ne vous marchanderais pas.

—Monsieur le duc est si généreux. Comptez sur moi, je suis votre homme..... Qu'est-ce qu'il y a à faire ?

—A partir de ce moment, il ne faut perdre de vue ni les saltimbanques, ni celle de leurs filles qui demeure avec eux. Au moindre indice qui vous

ferait supposer un départ, un déplacement, prévenez-moi.

—Vous prévenir, mon prince ; c'est facile à dire, mais je ne sais ni votre nom, ni votre adresse.

—Voici l'un et l'autre, répliqua Gontran en tendant sa carte à Tromb-Alcazar.

Ce dernier y jeta les yeux.

—Le baron de Strény, murmura-t-il, rue de Boulogne. Mazette ! c'est du monde huppé !

—Est-ce entendu ? reprit Gontran.

—Je ne demanderais pas mieux ; mais comment faire ? Je ne peux pourtant pas m'installer dans la rue, à la porte de ces gens-là, et monter la garde jour et nuit ; d'abord et d'une, ça serait assez pour qu'ils se méfient.

—Il s'agit de gagner votre argent ; trouvez un moyen.

L'ex-modèle se frappa le front, et, pendant quelques secondes, il parut réfléchir profondément.

—En voici bien un, s'écria-t-il tout à coup.

—Voyons.

—Vous comprenez que depuis hier, pour avoir mes renseignements, je n'ai fait qu'aller et venir dans la maison des saltimbanques. Au cinquième étage, sur le même carré, il a deux petites chambres à louer, deux amours de petites chambres.

—Ah ! ah !

—Ce logement faisait partie de celui de nos gens ; il n'en est séparé que par une simple cloison de planches, pas plus épaisse que rien du tout dans laquelle se trouve même une porte condamnée, conduisant chez les voisins. Qu'est-ce que vous dites de ça, monsieur le baron ?

—Je dis qu'il faut ces deux chambres sans perdre une minute.

—Il y a une difficulté.

—Laquelle.

—Tous mes capitaux sont employés, et je n'aime pas à déplacer mes valeurs, d'autant plus que, dans ce moment, il y a de la baisse sur le Crédit mobilier et le Grand central, sur le Crédit mobilier surtout. C'est une valeur qui m'inquiète.

Gontran ouvrit son portefeuille, et demanda :

—Combien vous faut-il ?

Une étrange et comique perplexité se peignit sur le visage de Tromb-Alcazar au moment où le baron lui adressa cette question, en même temps qu'un combat violent se livrait dans son âme.

D'une part il tremblait de ne pas demander assez, et de l'autre il avait peur de faire manquer l'affaire en demandant trop.

Enfin il murmura, non sans hésiter :

—Dame, monsieur le baron... je crois... il me semble.... que deux cents francs suffiront pour les premiers frais.

—Les voici, répondit Gontran en lui tendant deux billets bleus.

Maladroit que je suis ! pensa l'ex-modèle, j'aurais dû demander le double !.... Mais je me rattraperai plus tard, ajouta-t-il en manière de réflexion consolante.

—Maintenant, reprit M. de Strény, ne perdez pas une minute. Vous m'avez dit que la maison était près d'ici ?

—A deux pas ; le propriétaire demeure dans l'immeuble.

—Si vous le trouvez chez lui, rien ne vous empêche de terminer à l'instant même.

—Rien absolument, en payant un terme d'avance. Nous passons un petit acte *sous singe privé*, et j'emménage ce soir avec mon associé. Le temps d'acheter des meubles neufs.

—Combien vous faut-il de minutes pour aller et revenir, et vous entendre avec le propriétaire ?

—Cinq pour aller, autant pour revenir, un quart d'heure pour causer et rédiger le *sous singe*..... mettons une demi-heure.

Allez donc ; je veux avoir une solution immédiate.

—Où retrouverai-je monsieur le baron ?

—Ici ; j'attendrai dans ce cabinet jusqu'à votre retour.

—Suffit ; je me sylphide, je me change en cerf. Partez, muscade ! Ne vous impatientez pas !

Et Tromb-Alcazar se précipita hors du cabaret pour courir à la rue des Postes.

#### XV.— Où Jean Rosier a soif.

Passe-la-Jambe arrêta Tromb-Alcazar au passage.

—Eh bien ! eh bien ! lui demanda-t-il, où cours-tu comme ça ? Est-ce que tu as le télégraphe électrique dans les mollets ?

—Juste !

—Cause un moment.

—Pas possible.

—C'est donc bien pressé ?

—Tout ce qu'il y a de plus pressé.

Et l'ex-modèle, poussant de côté, sans la moindre façon, Passe-la-Jambe qui tomba sur une chaise, reprit sa course et sortit du cabaret.

—Bien sûr il se manigance quelque chose, pensa Guignolet, mais je saurai quoi. Je vais le suivre.

Et le jeune pître, laissant son repas interrompu, se glissa comme une anguille sur les traces de Tromb-Alcazar.

—Allons, allons, tout va bien, se disait en ce moment le baron de Strény resté seul dans le cabinet. Cet homme, pour de l'argent, fera ce que je voudrai. La musique de quelques pièces d'or le conduirait à tout, même à donner, au besoin, un coup de couteau. Il aura Périne sous la main et m'instruira de ses moindres actions. Par Olympe Silas, devenu Mme Gerfaut, j'apprendrai le reste. Je saurai laquelle des enfants élevées par la saltimbanque est la fille de ma cousine. C'est un coup de fortune ! Ma pupille est encore mineure ; j'ai conservé le testament, il ne me manque plus que les titres ; mais Périne doit les avoir, et je les aurai ; il faudra bien que je les aie !

Et Gontran, appuyant son coude sur la table et sa tête sur sa main, resta silencieux et plongé dans ses réflexions.

Vingt ou vingt cinq minutes s'écoulèrent, puis Tromb-Alcazar reparut : il était en nage et tout essoufflé, mais sa figure rayonnait de joie et il portait la tête si haute qu'on se préoccupait, avec inquiétude, de savoir s'il n'allait pas heurter le plafond.

—Voyons, lui demanda vivement Passe-la-Jambe en l'arrêtant au passage, à la fin des fins, t'expliqueras-tu ?

—Eh bien ! c'est fait. Je nous ai loué un logement *esplendide* dans la maison des saltimbanques.

—Pour quoi faire ?

—Pour surveiller Périne.

—Est-ce que nous entrons dans la police ?

—Dans la police du baron, certainement. J'ai payé un terme d'avance et tout à l'heure nous allons nous meubler au marché aux veaux avec un lit de fer d'occasion.

—Des prodigalités, quoi !

—Ah ! dame, on ne se refuse rien.

—Qu'est-ce qui paye ?

—Es-tu bête ? Parbleu ! c'est le baron. J'vas le retrouver.

Et Tromb-Alcazar se dirigeait vers la porte du cabinet vitré, quand Guignolet, qui venait de rentrer, lui barra le passage en murmurant :

Il a loué dans la maison ! J'ai mes nerfs, j'avais faire un malheur !

—Ote toi de là, petit, lui dit l'ancien modèle.

—Non ! répliqua le pître en prenant la pose la plus agressive, non, je ne m'ôterai pas. Et je ne charge personne de vous le dire pour moi, m'sieu Tromb Alcazar, eh bien ! ça m'embête !

—Qu'est-ce qui t'embête, moucheron, les poids de vingt-cinq ?

—C'est pas tout ça, j'veux pas que vous louiez dans la maison de la patronne ?

—Tu ne veux pas ?

—Non.

—A-t'on jamais vu !

—Ah ! s'écria Passe-la-Jambe, elle est bien bonne.

—Bonne ou mauvaise, reprit Guignolet, ça me déplaît.

—Est-il rageur, ce petit là, fit Tromb Alcazar en riant. Faudrait peut-être, pour te plaire, que je me logeasse au Jardin des Plantes dans le palais des singes. Si on n'est plus maître de percher où que ça convient, faut le dire.

—Perchez où vous voudrez. Paris est grand, mais pas là.

—Ah ça ! petit, fiche-moi la paix.

—Ne m'aguichez point, où je vais cogner.

—Ah ! à Chaillot !

Guignolet était rouge de colère et nul doute qu'il ne fût prêt à fondre sur Tromb-Alcazar, comme un vaillant roquet.

Il devint pâle tout d'un coup. Son idole, la gentille Georgette, une bouteille vide à la main, venait de franchir le seuil de l'établissement, et faisait une gracieuse révérence en disant :

—Bonjour, tout le monde.

—Allons, bon, grommela le jeune pître entre ses dents, il ne manquait plus que cela.

Et, marchant au-devant de la jeune fille, il lui dit d'un ton presque bourru :

—Qu'est-ce que vous venez chercher ici, m'am-zelle ?

—Eh bien ! donc, répondit Georgette, un litre pour notre souper. Êtes-vous drôle !

—On n'en tien pas ; allez ailleurs !

La jeune fille regarda son interlocuteur avec un étonnement comique.

Ah ça ! m'sieu Guignolet, lui demanda-t-elle, qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ?

Ce qu'il y a, pardine, répliqua Passe-la-Jambe, ça n'est pas difficile à deviner : il est jaloux.

Guignolet était redevenu plus rouge que la plus rouge des pivoines en fleur.

Fanfistu, toujours assis à la table voisine et s'occupant consciencieusement à noyer ses chagrins dans un quatrième litre, s'écria d'un ton dramatique :

—Oh ! la jalousie ! la jalousie !

Jaloux ! répéta Georgette. Et pourquoi ça, donc ? et de qui ça, donc ?

—Parce qu'il se figure que je vous glisse un œil américain, dit Tromb Alcazar qui prit une pose conquérante.

Georgette se mit à rire aux éclats.

—Vous, dit-elle, vous ?

—Eh bien ! oui, c'est vrai ! s'écria Guignolet avec résolution, il vous regarde.

—On regarde bien l'obélisque, fit observer Passe-la-Jambe.

—Guigno'et est toqué, reprit la jeune fille. M.

Tromb-Alcazar ne pense pas plus à moi qu'au grand Turc ! Faites la paix et que ça finisse.

—Mais.....hazarda Guignolet.

—Il n'y a pas de *mais*.....Je le veux.

—Et moi, je m'y prête, ajouta Tromb-Alcazar avec condescendance.

—Allons, Guignolet !

—Le pître prit un air boudeur.

C'est bon, c'est bon, répliqua-t-il, on fait la paix. Puis tout bas : Mais je surveillerai tout de même. Je me méfie plus que jamais. S'il ne la relaque pas pour son compte, c'est pour celui d'un autre.

—Allons ! c'est bien, dit la jeune fille. Maintenant, je vais me faire servir ; on m'attend à la maison.

—Et moi, je retourne au baron, pensa Tromb-Alcazar ; il n'est que temps ; il doit s'impatier, cet homme.

Mais il était écrit que Gontran de Strény devait encore attendre ; car une main toucha l'épaule de l'ex-modèle et une voix lui demanda :

---Avez-vous ce que vous m'avez promis ?

Tromb-Alcazar se retourna vivement et il vit en face de lui Lionel Morton.

---Yest, milord, répondit-il en saluant jusqu'à terre. Venez un peu dans le coin là-bas, nous serons mieux pour causer.

L'Américain le suivit et se prépara à écrire sur son agenda, comme avait fait le baron.

---Oui, oui, continua Tromb-Alcazar, j'ai pris des renseignements. La chose n'était point commode, mais je me suis mis en quatre. Oh ! milord sera content.

---Le nom de la saltimbanque ?

---Périne.

---Son adresse ?

---Rue des Postes, No. 7, au cinquième étage.

---Où est la rue des Postes ?

---A deux pas d'ici, la première à gauche, après la deuxième à droite.

---Bien.

---Milord n'a pas autre chose à me demander ?

---Non. Voici votre argent.

---Merci, milord. Si jamais vous avez besoin de mes services, je suis tout à vos ordres. Je prendrai la liberté de me recommander à Milord pour la parfumerie. Milord veut-il me dire son nom, je lui enverrai un prospectus aussitôt que j'aurai ouvert mon établissement.

Lionel Morton ne répondit pas. Il regardait Georgette qui s'éloignait du comptoir avec sa bouteille pleine.

---Je connais cette jeune fille, murmura-t-il.

---Oh ! certainement, répliqua Tromb-Alcazar, Milord l'a vue hier à Saint-Cloud. C'est la fille des saltimbanques : un beau brin de fille, n'est-ce pas, milord ?

---Au revoir la compagnie, dit Georgette avec une nouvelle révérence.

---Je m'en vas avec vous, mam'zelle, fit Guignolet en payant sa dépense.

---Alors, en route, et dépêchons-nous.

Georgette n'était plus qu'à quelques pas de la porte. Elle le recula tout à coup en s'écriant avec une expression chagrine et presque craintive :

---Mon père !

C'était, en effet, Jean Rosier qui venait d'entrer, débrillé, titubant, aux trois quarts ivre.

---Eh bien ! oui, répliqua-t-il brutalement, c'est moi ; après ? Qu'est-ce que tu viens chercher ici, toi ?

Tromb-Alcazar approcha sa bouche de l'oreille de Lionel Morton et lui dit tout bas :

---Vous voyez bien ce pochard là, c'est le mari de la saltimbanque et le père de la petite.

Lionel Morton poussa un soupir.

---Répondras-tu ? reprit Jean en secouant le bras de Georgette.

---Je viens chercher à boire pour notre souper, mon père.

---Quoi ?

---Du vin, mon père.

---Un vrai litre à douze, appuya Guignolet.

---Du vin ! répéta Jean Rosier de l'air du monde le plus méprisant, toujours du vin.....pour vous noyer le cœur. Donne moi la bouteille !

---Guignolet intervint.

---Voyons, patron. . . murmura-t-il timidement.

---Une mie de pain dans ton flageolet, moucheron commanda le saltimbanque. Quand je parle, qu'on m'obéisse, et plus vite que ça ! Je suis le maître, j'espère. Donne la bouteille !

Georgette recula.

---Eh ! donne donc !

Il la lui arracha des mains.

---Mon père ! . . .

---Je veux de l'absinthe. Allons ! garçon, change moi ça contre de l'absinthe, tonnerre du diable, et dépêche toi ! C'est un litre à douze, douze sous d'absinthe !

---C'est bon, répondit un garçon. Inutile de crier si fort, on va vous en donner.

Mais tandis que les excentricités de Jean Rosier attireraient l'attention de tous les clients de *la Girafe*, un nouveau personnage venait d'entrer en scène : c'était Péline.

A son tour, elle arracha prestement la bouteille des mains du garçon en s'écriant :

---Vous ne lui donnerez rien du tout, entendez vous, je vous le défends !

Au son de cette voix, Jean tressaillit comme l'éléphant devant son cornac et il perdit beaucoup de sa bruyante assurance.

Cependant, il balbutia :

---Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? Je te dis que je veux boire, et, quand tu serais le diable en personne, tu ne m'en empêcheras pas !

Péline croisa ses bras sur sa poitrine.

Malheureux ! répliqua-t-elle, regarde-toi ; n'est-tu pas assez ivre ? Voilà donc ce que tu me promettais hier. De l'absinthe ! toujours de l'absinthe !

Puis se tournant vers le garçon :

---Et c'est vous qui vendez ce poison ?

---Le commerce avant tout, répliqua l'employé en tablier bleu. Nous donnons ce qu'on nous demande.

---Où est le mal ? fit Jean Rosier avec un hoquet.

---Le mal, il est dans ta maison que tu abandonnes pour venir te griser en compagnie d'ivrognes comme toi, qui ne respectent que la bouteille, qui n'aiment que l'ivresse et la fainéantise.

---Ah ! mais, dites donc . . . interrompit Passe-la-Jambe.

---Vous n'êtes pas polie avec les amis, mam'e Péline, ajouta Tromb-Alcazar.

---Des amis, vous ! Allons donc ! répliqua le saltimbanque avec le plus écrasant mépris. Pas polie ; vous trouvez ? Quel dommage ! Je dis la vérité, et, si vous n'êtes pas contents de l'entendre, bouchez vous les oreilles !

Passe-la-Jambe se mit à rire.

---Comme ça, ricana-t-il ensuite, pour faire plaisir à *médème*, faudrait s'abreuver de ratafia de grenouilles et ne plus venir au cabaret. Oh ! la, la !

---Le cabaret, c'est un endroit maudit, reprit Péline avec l'énergie de l'indignation.

---Eh ! eh ! pas tant que ça.

---Vous avez des femmes, des enfants, le cabaret

vous les fait oublier, et tandis que vous jetez vos derniers sous sur son comptoir taché, le pain manque dans vos maisons ; vos femmes pleurent près du buffet vide. Vos fils, perdu par votre exemple, abandonnent le travail et se font rôdeurs de barrières. Vos filles, découragées, un soir, ne rentrent pas. Oh ! le cabaret, le cabaret ! Vous croyez qu'on y vend l'ivresse de la joie, ce n'est pas vraie : on y vend l'ivresse du crime ! Le cabaret, c'est la porte du bague, c'est le couloir de l'échafaud !

Tais toi ! murmura Jean Rosier d'une voix qu'il s'efforçait de rendre menaçante ; tais toi !

Non ! tu m'entendras jusqu'au bout. Il y a des hommes, il y en a beaucoup qui sont d'honnêtes gens et de bon travailleurs, quand ils passent par la première fois par la porte du cabaret ; ils y retournent, ils y prennent goût, ils y restent des heures d'abord, des jours ensuite, atablés ou plutôt vautrés dans la fumée des pipes et dans l'odeur de l'absinthe et du vin ! Le cabaret s'empare d'eux tout entier : plus de travail, plus d'honnêteté ! l'âme s'obscurcit, l'intelligence s'éteint ! De ces gens-là le cabaret fait des brutes, quand il n'en fait pas des bandits !

Jean prit pour lui ce dernier reproche et il entra dans une de ces fureurs bestiales que l'ivrognerie traîne à sa suite.

---Te tairas tu ! s'écria-t-il l'œil injecté, les lèvres écumantes, te tairas-tu

Et, saisissant une bouteille vide qui se trouvait à portée de sa main, il la leva sur la tête de Péline.

Rendons à Tromb-Alcazar et à Passe-la-Jambe la justice de déclarer qu'ils mirent presque autant d'empressement que Guignolet lui-même, à se précipiter entre le saltimbanque et sa femme, pour prévenir un malheur imminent, tandis que Georgette s'écriait avec épouvante et avec horreur :

---Mon père ! mon père !

Péline les écarta froidement.

---Eh ! laissez-le faire, laissez-le frapper ! Vous voyez bien que j'avais raison, car demain on dira : " Vous savez, Jean le saltimbanque, il était ivre, il a tué sa femme ! "

La crise était passée. Jean Rosier lâcha la bouteille qui se brisa en tombant sur le parquet.

---Péline..... balbutia-t-il, Péline.

---L'ivresse, c'est le crime, je te l'ai dit, reprit le saltimbanque. Tu es ivre, ch bien ! frappe donc. Tu n'oses plus, tu as peur de toi-même ; alors, ne reste pas ici ; va-t'en !

Jean fit une dernière tentative de résistance et d'indépendance. On l'entendit murmurer tout bas :

---Je veux rester.

---Va-t'en ! répéta Péline.

---Non, je veux rester.

Et il se laissa tomber lourdement sur un siège, dans un état d'anéantissement et d'abrutissement presque complet.

Péline alors cacha son visage dans ses deux mains, elle se mit à sangloter, et c'est à peine si on put l'entendre prononcer ces mots :

---Oh ! le malheureux ! le malheureux ! voilà donc ce que l'ivresse en a fait !

Pendant quelques secondes un grand silence régna dans la salle basse. Tous les habitués de *la Girafe* semblaient comprendre et respecter cette immense douleur.

Péline écarta ses mains, elle releva la tête et essuya ses larmes.

---Jean, dit-elle, écoute-moi bien. Tu es le maître, reste si tu veux. Mais alors n'essaye plus, plus jamais, de revenir chez nous. Mauvais homme, mauvais père, je ne t'ouvrirais pas. Adieu !

Et elle se dirigea lentement vers la porte. A peine avait elle fait quelques pas, que Jean Rosier se leva en chancelant et tout effaré, en balbutiant :

---Attends-moi, Périne ; attends-moi, je m'en vais.

---Alors, passe devant.

La scène violente qui venait d'avoir lieu avait complètement anéanti le peu de forces laissées par l'ivresse à Jean Rosier.

Il ne se soutenait qu'à peine et semblait près de s'écouler à chaque moment.

Périne fit un signe. Georgette et Guignolet prirent chacun un des bras du saltimbanque, qui marcha soutenu par eux.

La mère de Georgette les suivit.

Déjà ils étaient dans la rue, et Périne allait atteindre le seuil, lorsque Lionel Morton, spectateur silencieux de l'épisode que nous venons de raconter, s'approcha d'elle, le chapeau à la main, dans l'attitude la plus respectueuse.

--- Madame.....lui dit-il avec émotion.

Elle se retourna, surprise, et le regarda.

---Me permettez-vous, madame, reprit le jeune Américain, d'avoir l'honneur de vous accompagner jusqu'à votre logis ?

---M'accompagner, monsieur ? répéta Périne un avec étonnement facile à comprendre ; pourquoi ?

---Je sollicite, madame, la permission de causer un instant avec vous.

---Causer avec moi ? mais ne vous trompez vous pas ?

---En aucune façon, madame.

---Suis-je bien la personne à qui vous croyez parler ? Je m'appelle Périne et je suis saltimbanque.

---Je le savais, madame. C'est bien à vous que j'ai affaire, et je vous prie de nouveau de vouloir bien me permettre de vous accompagner.

---Chez moi, avec mon mari dans l'état où vous venez de le voir ! Ah ! monsieur, ne comprenez-vous pas que c'est impossible ?

---Et cependant, madame, il faut que j'aie avec vous un entretien sérieux ; il le faut absolument.

---Ce soir même ?

---C'est indispensable.

---Mais de quoi s'agit-il donc ?

---De votre fille.

---De ma fille ! répéta Périne qui tressaillit. Savez-vous bien, monsieur que vous me faites peur.

---Chassez tout inquiétude, madame, et consentez à m'entendre. Seulement, entourés de monde comme nous le sommes, il me paraît bien difficile que ce soit ici. J'insiste donc pour être reçu chez vous.

Périne désigna du geste les cabinets vitrés.

---Il y a là, dit elle, des pièces séparées. Puisque vous tenez tant à ce que rien ne retarde notre entretien, je puis vous y suivre.

---Je vous en prie, madame.

En ce moment, Georgette, étonnée de ne pas voir revenir sa mère, reparut à la porte du fond. Elle avait laissé Jean Rosier à la garde de Guignolet.

---Retourne à la maison avec ton père, lui dit Périne et attendez-moi pour souper. Je vous rejoindrez dans un instant.

Georgette disparut.

---Maintenant, monsieur, reprit la saltimbanque en s'adressant à Lionel Morton, venez ; mais vous voyez vous-même que j'ai peu de temps à vous donner.

---Je n'abuserai pas de vos moments.

Périne ouvrit la porte du cabinet qui touchait à celui où attendait le baron de Strény, et suivie du jeune Américain, elle entra.

## XVI.—Une demande en mariage.

Au même instant Tromb-Alcazar se précipite comme une bombe dans le cabinet de Gontran.

---Qu'y a-t-il ? demanda ce dernier. Est-ce que vous n'avez pas réussi ?

L'ex-modèle mit un doigt sur ses lèvres :

Une sourdine, S. V. P., monsieur le baron, répondit-il d'une voix très-basse. Tout marche comme sur des roulettes ; le logement est à nous, mais ce n'est pas tout. ELLE est là ! Voilà pourquoi je suis entré comme un événement.

---De qui parlez vous ?

---De Périne, parbleu ! de la saltimbanque.

---Et vous dites qu'elle est ici ? fit Gontran au comble de la surprise.

---Oui dans le cabinet qui touche au vôtre.

---Seule ?

---Oh ! que nenni. Avec un jeune monsieur bien couvert, que je soupçonne d'être un *gaddam*, attendu qu'il a tout à fait l'accent de la chose. Il était hier à la fête de Saint-Cloud, et il m'a demandé l'adresse, ni plus ni moins que monsieur le baron. Oh ! c'est un milord qui est cousu d'or, et, sous le rapport de la générosité, pas possible de le dégotter ! Ça pourrait bien être un amoureux de la petite Georgette.

Que peut-il vouloir à cette femme ? murmura Gontran avec une expression manifeste d'inquiétude.

---Tenez-vous à le savoir ?

---Immensément.

---Eh bien ! rien n'est plus facile. Vous allez voir, ou plutôt vous allez entendre.

---Tromb-Alcazar s'approcha de la cloison qui séparait les deux cabinets et qui ne consistait qu'en voliges recouvertes de papier.

---Il tira de sa poche une vrille, et il s'en servit avec une dextérité sans pareille pour percer un petit trou dans une des planches.

---Appliquez-moi votre oreille là-dessus, dit-il ensuite, et je veux bien que le diable m'emporte si si vous perdez un traitre mot de l'entretien.

---Le baron suivit le conseil de l'ex-modèle.

---Eh bien ? demanda ce dernier, entendez-vous ? ---Comme si j'étais avec eux, répondit Gontran, et il fit signe à Tromb-Alcazar de garder le silence et de ne pas détourner son attention.

---Avant d'introduire nos lecteurs dans le cabinet, et de les faire assister à la conversation de Périne et de Lionel, disons qu'au moment où l'ex-modèle était en train de pratiquer un trou dans la cloison, un petit coupé de maître s'arrêta devant *la Girafe*, et que de ce coupé descendait Georges de la Brière.

---Il entra.

---Dis donc, encore un cocodès ! fit un bohémien en poussant le coude de Fanfistu.

---Eh bien, que t'as-tu vu que ça me fasse ? murmura ce dernier qui ne sortait point victorieux de sa lutte avec le quatrième litre.

---Ça ne te fait rien. Ni à moi non plus ; mais c'est flatteur tout de même de penser que *la Girafe* devient une succursale de la *Maison d'Or*.

---Georges regarda autour de lui, et, reconnaissant Passe-la-Jambe, il se dirigea de son côté.

---La personne qui était hier avec moi à la fête de Saint-Cloud est-elle arrivée ? demanda-t-il.

---Oui, mon prince.

---Je ne la vois pas.

---Ce milord est là, dans le cabinet No. 2, avec une dame ; justement celle dont il nous avait demandé l'adresse, à Tromb-Alcazar et à moi.

---La saltimbanque ?

--Yes, mon prince.

--J'arrive trop tard ! se dit-il à lui-même.

Périne, debout dans le cabinet dont Lionel Morton venait de refermer la porte, regardait le jeune homme avec un étonnement où se mêlait une forte dose de curiosité, et ne pouvait s'empêcher d'être frappée de sa bonne mine.

--J'attends, monsieur, fit-elle au bout d'un instant, ce que vous pouvez avoir à me dire au sujet de ma fille.

--Je ne vous ferai pas attendre, madame. Veuillez, je vous en supplie, m'accorder votre attention tout entière ; pesez bien mes paroles, et répondez-moi avec une franchise absolue et sans arrière-pensée.

--Ce début..... murmura Périne.

--Il vous surprend, je n'en doute pas, et cependant il est indispensable, car j'ai à vous parler de choses graves qui nécessitent de votre part une grande confiance en moi.....

--Mais, monsieur, interrompit Périne, il doit être question, m'avez-vous dit, de ma fille.

--De l'une de vos filles.

Une vague expression de défiance passa sur la figure de la femme de Jean Rosier.

--De Georgette, sans doute ? demanda-t-elle.

--Non, de l'autre, de Mlle Marthe.

Dans le cabinet voisin, le baron de Strény, en entendant prononcer ce nom, fit un geste de triomphe.

Périne regarda fixement Lionel Morton.

--Et qu'avez-vous à me dire de ma fille Marthe ? reprit-elle.

--Tout à l'heure, madame, continua l'Américain, j'ai été le témoin involontaire de la triste scène qui s'est passée dans cette taverne.

--Oh ! oui, bien triste ! murmura Périne avec un soupir.

--Vous ne devez pas être heureuse ?

--Ma situation, monsieur, ne regarde que moi, répliqua vivement et avec une grande dignité la femme de Jean Rosier.

--Sans doute ; mais vous ne pouvez m'empêcher de vous plaindre de toute mon âme.

--Je n'ai pas besoin qu'on me plaigne, monsieur : j'ai du courage.....

--Je vous ai demandé une entière confiance, madame.

--Comment m'est-il possible de vous l'accorder ? ..... je ne vous connais pas.

--C'est vrai, mais vous allez me connaître. Je me nomme Lionel Morton : je suis Américain. Ma conscience m'affirme que je suis un honnête homme, je puis donc le dire avec orgueil, et personne au monde n'a le droit de me démentir. Je possède une grande fortune, commencée par le travail de mon père et augmentée par le mien, car j'ai beaucoup travaillé, quoique jeune encore. J'ai un caractère facile, un peu entêté peut-être, mais, cet entêtement, je m'efforce de l'appliquer au bien. Je suis, de plus, ce qu'on appelle un *excentrique*, c'est-à-dire que je ne me soucie guère des préjugés qui gouvernent le monde.....

--Je n'ai nulle raison de douter de votre parole, monsieur, interrompit Périne. Je dois même avouer que je me sens disposée à vous croire, mais je ne devine pas encore.....

--Où j'en veux venir, le voici : en allant chez Mme Gerfaut, j'ai vu Mlle Marthe, votre fille, je l'ai aimée.....

--Vous ! s'écria Périne.

--Et je voudrais en faire ma femme.

--Votre femme !..... répéta la saltimbanque stupéfaite.

--Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

--Vous êtes très-riche, monsieur, vous venez de le dire, et.....

--Et vous êtes pauvre, allez-vous ajouter. Ce n'est point un obstacle au contraire. Je vous ai dit que je devais ma fortune entière à mon travail et à celui de mon père, et je crois fermement ne pouvoir en faire un meilleur usage qu'en la partageant avec une enfant honnête, pauvre et laborieuse. Le vice est si souvent triomphant en ce monde, qu'il me semble bien juste qu'une fois, par hasard, la vertu soit récompensée.

--Vos paroles et votre conduite sont d'un brave cœur, monsieur, je le reconnais et je vous estime. Mais il m'est impossible de vous répondre.

Les fraîches couleurs des joues de Lionel Morton s'effacèrent.

--Impossible ! répéta-t-il d'une voix troublée.

--Oui.

--Pourquoi ?

--C'est à peine si vous connaissez ma fille.

--Je la connais assez pour l'estimer comme elle mérite de l'être ; je la connais assez pour l'aimer. J'ai su la juger promptement, et je sens bien que désormais, sans elle, il ne peut plus y avoir de bonheur pour moi. Répondez-moi donc, je vous en supplie !

Un grand trouble se peignait sur les traits expressifs de Périne.

--Pourquoi ne me répondriez-vous pas ? continua Lionel Morton avec insistance.

--Je ne suis pas seule maîtresse, balbutia Périne en hésitant.

--Votre mari, peut-être ?

--Oh ! non, non !

--Mais qui donc, alors ? Est-ce votre fille ? Je crois être certain que lorsque vous m'aurez fait l'honneur de m'accorder votre consentement, elle ne me refusera pas le sien.

Périne baissa la tête et garda le silence.

--Vous me faites souffrir, madame, reprit Lionel Morton, et je crois que la loyauté de ma demande mériterait une autre réponse.

--Oh ! oui, balbutia la femme de Jean Rosier, c'est vrai..... c'est vrai.

--Eh bien ! puisque vous le pensez comme moi, madame, pourquoi donc ne me répondez-vous pas ?

Périne, pendant quelques instants, sembla lutter contre elle-même ; à la fin elle dit :

--A votre tour, écoutez-moi, monsieur..... Adieu que pourra ! Votre franchise commande la mienne !

Lionel comprit que son sort allait se décider, et la pâleur momentanée qui couvrait son visage augmenta.

Gontran de Strény, l'oreille toujours collée contre la cloison percée par Tromb-Alcazar, écoutait avec un redoublement d'attention.

La saltimbanque poursuivit :

--Vous êtes un honnête homme, je n'en peux pas douter, et vous m'en avez donné la preuve, car, à votre place, bien des gens de votre monde, au lieu de venir me trouver comme vous l'avez fait, auraient tâché de séduire une pauvre innocente enfant sans défiance, avec la pensée de l'abandonner quand ils l'auraient perdue !..... Vous n'avez pas voulu cela, vous, monsieur ; je vous en remercie du fond du cœur, et je vais à mon tour me confier à vous, à votre honneur ; je vais vous livrer un secret qui n'est pas le mien.....

--Un secret ? répéta Lionel Morton.

--Eh ! parle donc ! murmura Gontran de Strény, parle donc !

XVII.—*Suite du précédent.*

Deux auditeurs étaient en ce moment suspendus aux lèvres de Périne, Lionel et le baron, et tous deux écoutaient avec une égale avidité, avec une anxiété pareille.

—Ce secret, reprit Périne, le voici. Marthe n'est pas ma fille.....

—Allons donc ! se dit Gontran de Strény, j'en étais sûr.

—Mlle Marthe n'est pas votre fille ! répéta l'Américain avec stupeur.

—Non ! Vous voyez donc bien, monsieur, qu'en ce moment il m'est impossible de disposer d'elle.

—Au nom du ciel, madame ! s'écria Lionel, ne me laissez pas dans cet état d'incertitude et d'angoisse. Ne mettez pas de bornes à votre confiance. Dites-moi tout.

—Que voulez-vous savoir encore ?

—Comment il se fait que vous ayez accepté, devant le monde, ce titre de mère qui, dites-vous, ne vous appartient pas ? Par qui Mlle Marthe vous a été confiée ?

—Voilà des questions auxquelles, en ce moment, je ne puis ni ne dois répondre. Je vous demande quelques jours pour réfléchir. Je verrai Marthe, je vous le promets. Je la questionnerai.

—Vous la verrez ? mais, quand ?

—Bientôt ; demain, peut-être.

—Oh ! oui, demain, n'est-ce pas ? Songez que vous tenez ma vie entre vos mains, songez qu'il suffira d'un mot pour me rendre heureux à tout jamais, ou malheureux pour toujours.

—Ne désespérez point.

—Cette parole me donnera la force et le courage. Je vais espérer, je vais attendre. Vous me permettez, n'est-ce pas, madame, de me présenter chez vous pour y connaître ma destinée ?

—Sans doute. De quel droit vous en empêcherais-je ?

—Oh ! merci, merci cent fois !

—Maintenant, monsieur, je vous quitte. Vous le savez, je suis attendue.

—Je ne vous retiens plus, répondit Lionel en allant ouvrir la porte du cabinet. A bientôt, madame, à bientôt.

—A bientôt, répéta Périne qui sortit du cabinet et gagna rapidement la rue.

Quand Lionel Morton, à son tour, rentra dans la salle basse, il vit en face de lui Georges de la Brière.

—Ah ? vous voilà, mon ami, lui dit-il.

—Oui ; je suis arrivé bien tard, plus tard que je ne l'aurais voulu. C'est que je m'occupais de vous.

—De moi ? Je ne vous comprends pas.

—Oh ! je m'expliquerai, soyez tranquille ; je ne m'expliquerai que trop vite.

—Vous m'inquiétez ! Parlez, je vous en prie.

—Je vais le faire, mais pas ici ; venez.

Les deux amis sortirent du cabaret et montèrent dans le coupé de M. de la Brière, qui dit à son cocher : " Au café *Riche*."

J'attends, murmura Lionel quand la voiture se fut mise en marche.

—Cette femme, demanda Georges, cette femme qui vient de vous quitter, c'est la saltimbanque, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Et vous avez donné suite à l'excentrique projet que je combattais hier ? Vous avez demandé la main de sa fille ?

—Oui.

—Et la main de Marthe vous a été accordée bien entendu ?

—C'est ce qui vous trompe.

—Comment s'écria M. de la Brière avec un mouvement de surprise, que me dites-vous là ?

—Périne ne m'a donné aucune solution. Elle a remis sa réponse à plus tard.

—Sous quel prétexte ?

—Sous le prétexte qu'il lui faut réfléchir avant de prendre un parti, par la raison qu'elle n'est pas la mère de celle que j'aime.

—Elle n'est pas sa mère ! répéta Georges qui marchait de surprise en surprise ; mais alors, c'est tout un roman.

—Pent-être.

—Mais ce roman, vous le connaissez ? La saltimbanque a dû vous dire à quelle famille appartenait la jeune fille, et par qui elle lui avait été confiée ?

—Voilà justement ce qu'elle a refusé de m'apprendre, aujourd'hui du moins. Elle me révélera sans doute ces choses un peu plus tard, car elle m'a donné l'autorisation d'aller chez elle.

Georges réfléchit pendant un instant.

—Voulez-vous que je vous parle sincèrement ? dit-il ensuite.

—Je vous en prie.

—Eh bien, je crois que vous avez affaire à forte partie et que vous serez vraiment heureux si vous vous en tirez les braies nettes.

—Que soupçonnez-vous donc ?

—Je soupçonne Périne d'être une commère diablement rusée. Cette affaire d'enfant qui la croit sa mère, qu'elle appelle sa fille, et qui n'est pas sa fille, me semble au plus haut point suspecte. La saltimbanque a demandé du temps pour bâtir l'histoire qu'on vous racontera un de ces jours. Rien ne me prouve qu'elle n'est pas d'accord avec la Gerfaut pour vous exploiter.

—Ah ! mon ami, balbutia Lionel, une telle pensée serait horrible !

—Hélas ! la réalité l'est souvent. Mais demain soir, je vous le promets, nous saurions à quoi nous en tenir.

Le coupé s'arrêta devant le café *Riche*.

—Nous sommes arrivés, ajouta Georges, allons dîner.

XVIII.—*Avenue Marbeuf.*

Immédiatement après le départ de Périne, Gontran de Strény était sorti du cabinet qui venait de lui servir de poste d'observation. Il avait vu Lionel Morton rejoindre Georges de la Brière et monter en voiture avec lui. Il s'était empressé de questionner Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe sur le compte de l'ami du jeune Américain, mais ni l'un ni l'autre des deux bohémiens ne le connaissaient et n'avaient pu lui fournir le moindre renseignement à son égard.

L'ex-modèle et son associé se mouraient d'impatience de procéder à l'achat d'un mobilier, et de s'installer dans leur nouveau logement de la rue des Postes.

Le baron leur fit à tous deux quelques dernières recommandations, et tandis qu'ils se dirigeaient vers les établissements de brocanteurs du Marché aux Veaux, rue de Pontoise, il monta dans un coupé de régie qui l'attendait à vingt pas du cabaret de la *Girafe*, et il donna l'ordre de le conduire au café *Anglais*.

Tout en dinant, il réfléchit longuement à sa situation, et il conclut que cette situation devenait, sous tous les rapports, aussi satisfaisante qu'il était possible de le souhaiter.

Ne venait-il pas, en effet, de retrouver Périne au moment où il s'y attendait le moins et où il avait perdu presque tout espoir de se rencontrer jamais avec elle ? Ne venait-il pas de découvrir laquelle des deux enfants élevées par la saltimbanque était la fille de la comtesse de Kéroual ?

Enfin, et pour comble de bonheur, Marthe ne se trouvait-elle point placée entre les mains et sous la garde d'une femme sur laquelle, lui, Gontran de Strény, pouvait compter absolument ?

Il faut convenir que le malin diable qui, sous le nom de menteur de hasard, préside aux destinées humaines, avait pris soin de tout arranger pour rendre facile et presque certaine la réalisation des projets du baron.

Déjà, dans son esprit, se dessinaient les lignes principales du plan qu'il se proposait de suivre afin d'arriver à son but.

Olympe Silas, devenue Mme Gerfaut, l'attendait le lendemain ; il ne manquerait pas au rendez-vous, il en devancerait même l'heure, et son ancienne maîtresse apprendrait de sa bouche ce qu'il était indispensable qu'elle sût afin de pouvoir le servir.

L'amour de Lionel Morton pour Marthe l'ouvrière, et la probabilité très-grande de voir Marthe partager cet amour, ne causaient à Gontran qu'une très-médiocre inquiétude.

— J'ai des droits incontestables, se disait-il, je saurai bien les faire reconnaître, et une fois investi, comme tuteur de Marthe, d'une autorité sans contrôle, je prendrai les mesures nécessaires pour effacer du cœur de cette enfant, ou plutôt de son esprit, l'image de ce gentleman d'outre-mer. Je serai le maître d'imposer l'absence, et l'absence amène l'oubli.

Un nuage passa sur le front de Gontran, et ses sourcils se contractèrent.

— Cependant, murmura-t-il, il faut tout prévoir. Si elle s'obstinait, si elle ne voulait pas oublier ? ..... Eh bien si cela était, aux grands maux les grands remèdes ! N'ai-je pas sous la main deux bandits adroits et sans scrupules ? La vie de Paris est pleine de dangers. Un ivrogne vous heurte en passant et vous fait tomber sous la roue d'un omnibus qui vous écrase. Un voleur se trouve par hasard à la porte de votre demeure, une nuit que vous rentrez tard, et vous donne un coup de couteau pour s'emparer plus à son aise de votre montre et de votre bourse. Il arrivera quelque chose de ce genre à l'Américain ..... si je ne puis faire autrement.

Ayant ainsi tout prévu, et très-réjoui par la perspective de la fortune prochaine, le baron de Strény passa le reste de la soirée aux Variétés, rentra chez lui, se coucha, s'endormit et fit des songes d'or.

Le lendemain à cinq heures, après s'être habillé avec une suprême élégance, et après avoir assujéti à la boutonnière de son habit noir la brochette de ses ordres étrangers, Gontran monta en voiture et donna l'adresse de Mme Gerfaut.

Les convives de la grande couturière n'étant invités que pour sept heures, le baron se ménageait le temps d'un long entretien.

L'hôtel de l'avenue Marbeuf était installé sur un pied de luxe digne d'un seigneur millionnaire.

Au dessus de la porte cochère, une large plaque de marbre noir offrait ces mots gravés en lettres d'or :

#### MAISON GERFAUT.

Cette porte ouverte, on se trouvait dans une cour vitrée pleine de fleurs, où l'on voyait aller et venir, en guise de cerbère, un suisse énorme en culotte courte, en habit à la française de couleur

groseille galonné d'argent sur toutes les tailles, chaussé de souliers à boucles d'argent, et coiffé d'un tricorne traditionnel sur une perruque poudrée à frimas.

Un escalier de marbre blanc, garni de fleurs comme la cour, conduisait aux appartements du premier étage, que nous croirons avoir suffisamment décrits, quand nous aurons affirmé que toutes les élégances et les superfluités modernes s'y trouvaient entassées à profusion.

De l'autre côté de l'hôtel existait un jardin assez vaste, planté de très-grands arbres et renfermant, ainsi que nous l'avons entendu dire avec orgueil à Mme Gerfaut, un kiosque, une grotte, etc., etc.

L'appartement particulier de la maîtresse du logis, appartement composé d'une chambre à coucher capitonnée de damas jaune (Olympe était brune), d'un boudoir capitonné de damas rose, et d'un immense cabinet de toilette, se trouvait à la suite des salons de réception.

Nous allons pénétrer dans le cabinet de toilette tendu de toile perse gris-perle semée de bouquets de roses. Sauf ses dimensions, ce cabinet, saturé à outrance des parfums les plus capiteux, ressemblait beaucoup à l'une de ces loges d'actrices dont les titulaires ont soigné l'ornementation.

Un tapis moelleux gris et rose, quelques chauffeuses, quelques poufs, un large divan, deux hautes glaces allant de la corniche à la plinthe, et quatre tables de toilette, voilà pour l'ameublement.

Les quatre tables étaient couvertes d'une innombrable multitude d'objets, dont nous nous déclarons incapables de nommer les trois quarts.

C'était tout l'attirail de la coiffetterie surannée qui s'obstine :

A réparer des ans l'irréparable outrage !

pinces à épiler, teintures de vingt espèces, pots de fard, rouge minéral, blanc végétal, boîtes de crayons noirs pour agrandir les yeux, pattes de lièvres, houppes, pinceaux, godets, etc., etc., et cinquante lignes d'*et cætera*.

Olympe, déjà coiffée, en jupon et en corset, assise devant une de ces tables, achevait de *faire sa figure*.

Elle regardait tour à tour, et attentivement, un délicieux pastel de Giraud suspendu contre la tenture, et un miroir de Venise placé immédiatement au dessous de ce pastel et dans lequel se reflétait sa propre image.

Puis, après une étude approfondie, sa main légère, armée de houppes et d'estompes, reproduisait sur ses joues avec une étonnante exactitude, les tons charmants de l'œuvre du maître.

N'était-ce pas là véritablement un travail artistique ? Qui donc aurait la mauvaise foi de le nier.

Après avoir fondu les nuances avec une incomparable patience et une dextérité dignes des plus grands éloges, Mme Gerfaut jugea que la copie était digne enfin de l'original, et elle daigna sourire au reflet chatoyant que le miroir de Venise lui envoyait.

— En vérité, murmura-t-elle d'un air satisfait, je commence à croire que ce cher Gontran ne me trouvera pas trop changée ; il est impossible de s'apercevoir que je suis un peu maquillée (de la meilleure foi du monde, elle le croyait), et je n'ai jamais été plus jolie ! Qui pourrait dire, en me regardant, que je suis une *femme sérieuse* ? Je vaudrais cent fois toutes ces petites filles qui n'ont pour elles que la beauté du diable.

Bref, enchantée de sa personne et sincèrement convaincue que vingt ans écoulés n'avaient fait que l'embellir, Olympe sonna et sa femme de chambre accourut.

Cette camériste, nous devons le constater en passant, n'était point admise dans le cabinet de toilette pendant que madame copiait chaque jour sur son visage le pastel de Giraud.

—Habillez-moi, ma fille, commanda Olympe.

—Quelle robe mettra madame ?

—Quel temps fait-il ?

—Il fait sombre et il commence à pleuvoir.

—Dans ce cas, il faudra une toilette sérieuse. Je mettrai ma robe rose.

Le timbre de l'hôtel résonna, annonçant l'arrivée d'un visiteur. Mme Gerfaut interrogea des yeux le cadran de la pendule.

—Cinq heures dix à peine, dit-elle ensuite. Allez voir qui nous arrive de si bonne heure.

La femme de chambre sortit et revint presque aussitôt, apportant cette réponse :

—Madame, c'est un monsieur dont voici la carte et qui attend dans le grand salon.

Olympe jeta les yeux sur la carte.

—Le baron Gontran de Strény, lut-elle tout haut. J'en étais sûre ; quelle hâte de me revoir ! Il est seul ? ajouta-t-elle.

—Absolument seul.

—Comment ! il n'a pas avec lui une petite dame assez drôlette, à cheveux rouges, une espèce d'écu-reuil ?

—Non, madame.

—Je comprends, murmura Olympe. Par délicatesse, il n'aura point voulu l'amener chez moi. C'est d'une belle âme. Oh ! Gontran, je te reconnais.

Madame n'a pas d'ordres à me donner ?

—Allez prévenir ces demoiselles que je vais passer à l'atelier. Dites ensuite à M. le baron que j'achève ma toilette, que dans dix minutes j'irai le rejoindre, et présentez lui mes excuses pour ce retard.

—Bien, madame.

Dix à douze jeunes filles, artistement coiffées et vêtues de soie, travaillaient avec une activité qui prit des proportions inouïes au moment où parut la maîtresse de la maison.

Ces jeunes filles, dont la plus âgée atteignait à peine vingt-deux ans, étaient toutes fraîches et jolies ; toutes elles avaient mieux que la *beauté du diable* si dédaigneusement traitée par Olympe quelques minutes auparavant. Elles se recommandaient en outre par le piquant de leur tournure et la grâce vraiment remarquable avec laquelle elles savaient porter la toilette.

Hâtons-nous d'ajouter que, parmi ses charmantes compagnes, Marthe brillait comme une jeune reine, non-seulement par son exquise beauté, mais par sa distinction accomplie.

Constatons aussi que sa physionomie chaste et ses façons modestes ne ressemblaient en rien à la désinvolture un peu trop cavalière de presque toutes les autres jeunes filles.

—Bonjour mes colombes, dit Olympe en entrant vous travaillez comme des petits anges. Bravo !

—Oui, madame, répondirent toutes les voix avec un ensemble parfait, tandis que les mains mignonnes redoublaient d'activité, nous faisons de notre mieux.

—C'est gentil, cela, reprit Mme Gerfaut ; mais il y a temps pour tout après : après le travail, le plaisir.

Laissez là votre ouvrage.

Les ouvriers ne se le firent pas répéter deux fois. Quelques enthousiastes crièrent : Vive Madame ! et le mouvement des aiguilles s'arrêta comme par enchantement.

Olympe continua :

—Vous savez que j'ai du monde à dîner.....

quelques amis..... des gens du monde..... des gens très chics.

—C'est tout simple, fit observer l'une des ouvrières, Madame n'en reçoit jamais d'autres.

—Naturellement. Qui se ressemble s'assemble. Je n'aime que les personnes de la plus haute distinction. Que voulez-vous, je suis faite comme ça..... Je crois que le dîner sera bon ; il y aura beaucoup de truffes !

—Ah ! fit avec sentiment une boulotte très-appétissante qui répondait au nom de Lauriane, j'adore ça, moi, les truffes !

—Moi aussi, ajouta une blonde délicate qui s'appelait Amanda, surtout quand il y a des dindes tout autour.

—Madame, murmura d'un air rêveur une autre jolie blonde, y aura-t-il du champagne frappé ?

—Oui, mes petits agneaux, tout le temps. Du Cliquot de la veuve ! Mais prenez bien garde aux plumets. Les convenances, vous savez, les convenances ! Je ne connais que ça, moi ! Il faudra bien se tenir..... d'autant plus que nous aurons aussi des dames.

—Ah ! qui donc ? demandèrent deux ou trois curieuses.

—Deux de mes meilleures clientes, charmantes et bien comme il faut, Mlle Bébé Patapouf, du théâtre du Palais Royal, et Mlle Crevette Rose des Variétés.

—Oh ! tant mieux ! tant mieux ! fit Lauriane ; elles sont si drôles ! Quand elles racontent leurs histoires de coulisses, ça m'amuse presque autant de les écouter que de manger des truffes.

—Maintenant, mes petits lapins, poursuivit Mme Gerfaut vous allez dans vos chambres et faire énormément de toilette. Étalez mes dernières créations. Il faut que Bébé Patapouf et Crevette Rose puissent juger de l'effet.

Malvina se pencha vers Lauriane et lui dit tout bas :

—C'est ça, nous sommes des manequins.

—Bah ! répondit Lauriane de même, en attendant mieux..... qu'est-ce que ça nous fait ?

—Mais qu'a donc Marthe aujourd'hui ? demanda Mme Olympe ; elle baisse les yeux et ne desserre pas les dents. Oh ! mes enfants, voyez-vous, la mélancolie, il n'en faut pas. C'est malsain.

—Depuis avant-hier, Marthe pousse des soupirs à faire tourner des moulins à vent, répliqua l'une des jeunes filles, et nous avons beau la questionner, elle ne veut pas dire ce qu'elle a.

—Depuis avant-hier ?..... C'est donc en revenant de la fête de Saint-Cloud que ça a commencé ?

—Oui, madame.

—Est-ce vrai, cela, Marthe !

La fille adoptive de Péline rougit extrêmement et balbutia :

—Mais, madame, je n'ai rien.....

—Un chagrin, peut-être, mignonne ?

—Non, madame.

—Ah ! s'écria Lauriane, je devine, moi..... Des peines de cœur !

—Lauriane, Lauriane, dit Marthe vivement, je ne vous ai rien confié.

—Oh ! je n'ai besoin ni de lorgnette, ni de confidence pour y voir clair, répliqua en riant la boulotte appétissante qui chérissait les truffes. Les favoris blonds de l'Américain et ses belles cravates vert émeraude sont au bout de chaque soupire. Allez, allez, je m'y connais.

—Ah ! Lauriane ! fit Marthe avec un ton de reproche, et l'on eût dit que des larmes allaient couler de ses yeux.

—Comment, ma belle petite, reprit Mme Gerfaut

en embrassant la jeune fille, c'est à ce point ! Vous êtes pincée !..... Il faut prendre garde à cela, mon enfant, c'est maladroit ; on perd tous ses moyens. Du reste, vous n'avez pas mauvais goût..... Vous savez déjà mon opinion sur Lionel Morton. Je le trouve charmant, et je le déclare gentleman jusqu'à un bout des ongles ! Vous serez à table à côté de lui. Egayez-vous donc, ma colombe..... Voyons, est-ce fait ? Allez-vous sourire ?

— Je ne puis que vous répéter, madame, que je n'ai aucun sujet de tristesse.

— Alors, qu'est-ce que vous avez ? car enfin vous avez quelque chose..... ça se voit.

— Je me sens un peu souffrante.

— Oh ! des vapeurs ! murmura Léontine ; mademoiselle a ses nerfs ! As-tu fini, poseuse ?

— Allons, allons, poursuivit Olympe, rien d'inquiétant. Malaise passager qui vient du cœur. C'est fort peu de chose. La seule présence de Lionel Morton suffira pour vous guérir, je le parirais.

Marthe fit un geste d'impatience.

— Pourquoi donc me parler toujours de M. Lionel ? demandait-elle.

— Parce que vous êtes épris l'un de l'autre.

— Il a l'air de s'occuper de moi, c'est vrai ; mais je vous ai dit hier ce que je pensais, et, dans tous les cas, c'est moi seule que cela regarde.

— Oh ! parfaitement, ma chère petite. Ne vous impatientez pas. Inutile d'avoir vos nerfs ! La liberté, c'est ma devise. En matière de sentiment, je déteste l'intervention. Vous êtes libre comme l'hirondelle. Chacun pour soi, et l'amour pour tous. Si votre cœur vous pousse, allez où il voudra. N'essayez pas de lui résister ; d'abord c'est fatigant, ensuite c'est inutile. Je le dis carrément, voilà ma philosophie.

— Votre philosophie ? répéta Marthe en souriant, quand Mme Gerfaut eut achevé ce cours de morale un peu plus que paradoxal ; est-ce la bonne ?

— Comment, si c'est la bonne ?

— Je vous le demande, madame.

— Vous ne le croyez donc pas ?

— Non, pas beaucoup, je l'avoue.

Toutes les ouvrières firent des gestes d'étonnement et se regardèrent les unes les autres avec des expressions moqueuses. La naïveté de Marthe leur paraissait phénoménale.

— Oh ! ma mignonne, répliqua Mme Gerfaut, lâ-dessus, ne discutons pas ! Je suis, grâce à Dieu, bien connue, et tout Paris sait qu'il n'y a rien à dire sur mon compte.....

Les ouvrières qui venaient de se moquer de Marthe, n'épargnèrent pas davantage la ci-devant Olympe Silas et firent des gestes d'adhésion comique.

— Et pourtant j'aime les gens riches, continua l'illustre couturière. C'est plus fort que moi, j'ai ça dans le sang ; ça me vient de naissance. Si quelque millionnaire me faisait la cour, j'ai beau être très chatouilleuse sur le chapitre des inconséquences, je sens bien que ma vertu recevrait un terrible assaut, et je ne sais pas, non, parole d'honneur, si j'oserais répondre de moi. Désespérer un millionnaire ! Ah ! mais, ah ! mais ! c'est grave, songez-y donc ! Il me semble qu'on doit avoir des remords ! Et puis, c'est si tentant la fortune, le luxe, un hôtel tout capitonné, des chevaux anglais avec des cocardes..... des cachemires à n'en savoir que faire, des diamants, des rangs de perles..... Oh ! mes enfants, mes enfants, ne discutons pas, le million me monte à la tête, et je crois que je finirais par dire des bêtises.

— Moi, madame, répliqua Marthe, je n'ai qu'une seule chose à répondre.

— Laquelle ?

— Celle-ci : le luxe ne me tente pas :

— Ah ! mignonne, vous êtes romanesque. Eh ! mon Dieu, je le suis aussi ! Nous nous en corrigerons toutes les deux..... avec l'âge. On commence de cette façon quand on rêve un beau mariage. Mais après la déception, changement à vue, comme au théâtre..... et l'on devient une femme sérieuse.

— Je ne fais aucun rêve, madame.

— Tant mieux pour vous, mignonne ! Allons, mes colombes, à vos toilettes, et n'oubliez pas que je vous ai dit : faites vous bien belles.

— Nous tâcherons, madame.

Les jeunes filles disparurent comme une volée de gracieux oiseaux, et Mme Gerfaut prit le chemin du boudoir où l'attendait Gontran.

#### XIX. — *Olympe et Gontran.*

Il était capitonné de rose, ce boudoir, avec des rideaux roses et des meubles dorés recouverts en soie blanche et rose. Il y avait au plafond des fleurs et des amours, et les dessins des tapis figuraient des amours jouant parmi des fleurs.

Impossible de rien imaginer de plus jeune, de plus frais, de plus Pompadour.

Mme Gerfaut devait être là tout à fait dans son milieu, avec sa robe rose et des roses sur les joues ; roses factices, il est vrai, mais qui n'en étaient pas moins des roses.

Gontran de Strény, à demi étendu sur un sofa capitonné, regardait en suriant tantôt les amours du plafond, tantôt les amours du tapis.

En entendant ouvrir la porte il se leva.

Celle qui avait été Olympe Silas jouissait du calme le plus parfait ; elle jugea néanmoins utile, en entrant, de jouer l'émotion, et, sans songer que le baron était arrivé depuis un grand quart d'heure, elle s'écria :

— Ah ! Gontran, Gontran, je vous attendais avec la fièvre.

— Et moi, répliqua galamment M. de Strény en lui baisant la main, je sentais mon cœur battre d'une façon tout à fait surprenante.

— Est-ce bien vrai, cela ? demanda Olympe en minaudant.

— J'en atteste vos yeux.

— Vous n'avez donc pas complètement oublié le passé ?

— Il est des bonheurs que rien ne saurait effacer de la mémoire.

— Oh ! mon ami, combien de souvenirs.....

— Et qu'ils sont doux.

— Oui, bien doux ; mais qu'ils datent de loin, hélas !

— Il me semble qu'ils datent d'hier quand je vous regarde, répondit Gontran d'un air convaincu.

— Savez-vous que je vous ai terriblement aimé !

— Et moi, donc, je vous adorais !

— J'étais jalouse comme une tigresse.

— Vous aviez tort, je ne pensais qu'à vous ; mais cette jalousie m'était précieuse, car elle me prouvait votre amour.

— Et cependant nous nous sommes séparés, Gontran.

— Il le fallait ; on ne lutte pas contre sa destinée ; mais cette séparation cruelle m'a coûté bien des larmes.

— Pas plus qu'à moi, soyez-en persuadé. Ah ! mon ami, quelle désillusion ! Pauvre enfant que j'étais, quelles angoisses ! Combien j'ai souffert !

Et Mme Gerfaut porta son mouchoir à ces yeux pour les essuyer, quoiqu'ils fussent parfaitement secs

Gontran allait répondre sur le même ton ; mais son ancienne maîtresse trouva sans doute que la part faite au marivandage était suffisante, car elle continua :

— Eh bien ! à tout prendre, vous m'avez rendu là un fameux service, savez-vous ?

— Comment cela, chère amie ?

— En m'ouvrant les yeux sur le néant des affections qui semblent devoir être éternelles, et sur la fragilité des chaînes qu'on croit indissolubles. J'ai compris, grâce à vous, que l'amour est une duperie ; je suis devenue femme sérieuse et je m'en trouve à merveille.

— Et moi, je vous en félicite.

— Que vous semble de mon installation ?

— Elle est véritablement princière.

— Oh ! princière est beaucoup dire, mais elle est suffisante. C'est gentil, c'est confortable ; point de clinquant, mais du solide. Vous verrez mon argentier.

— J'applaudis des deux mains, et de tout cœur, à votre fortune.

— Fortune honorablement gagnée, j'ose le dire. Quand j'aurai cinquante mille livres de rente, je me retirerai des affaires.

— Sera-ce bientôt ?

— Dans deux ou trois ans, je suppose.

— Mes compliments.

— Dois-je vous faire les miens ? êtes-vous dans une situation digne de vous ?

— Je ne me plains pas.

— C'est un peu vague. Expliquons-nous mieux. Tout ce qui vous touche m'intéresse.

— Olympe, êtes-vous toujours ma véritable amie ?

— Ah ! vous n'en doutez pas, j'espère ?

— Eh bien ! prouvez-le moi. Il est six heures à peine, vos invités n'arriveront pas de sitôt. Défendez votre porte pour un quart d'heure, car j'ai à vous parler de choses graves.

Vous m'intriguez singulièrement.

— Faites ce que je vous demande et vous aurez le mot de l'énigme.

Mme Gerfaut sonna. Anacharsis accourut. Ses bas de fil d'Ecosse, très-bien tirés, dessinaient son mollet gauche non moins irréprochablement que le droit. Olympe, d'un seul regard, constata ce détail avec satisfaction.

— Anacharsis, lui dit-elle, que personne n'entre dans ce boudoir avant que j'aie donné contre ordre ; vous entendez, personnes ?

— Oui, madame.

— Nous avons peu de temps à nous, reprit Gontran quand le valet se fut retiré ? donc, allons droit but. Êtes-vous femme à me rendre un important service ?

Mme Gerfaut frissonna ? il lui sembla voir poindre à l'horizon la perspective d'un emprunt ? aussi ce fut avec une hésitation manifeste qu'elle répondit :

— Cela dépend.

Le baron de Strény était trop fin pour ne point remarquer l'hésitation d'Olympe, et pour n'en pas deviner la cause.

— Rassurez-vous bien vite, dit-il en répondant à sa pensée secrète ce n'est nullement ce que vous croyez.

Olympe respira.

— Enfin, de quelle nature est-il ce service ? demanda-t-elle.

— Il s'agirait de quitter votre établissement et de vous éloigner de Paris pendant deux ou trois mois tout au plus.

Mme Gerfaut fit un bond.

— Quitter mon établissement ! Ah ça, baron, vous voulez donc me ruiner ?

— Je vous ménage, au contraire, une affaire excellente.

— Ah ! bah, quelle affaire ?

— Vous le saurez ? dites-moi d'abord si ce que je vous demande est possible ?

— Je pourrais, à la rigueur, laisser les ateliers sous la surveillance de ma première demoiselle ? mais il ne faut point se dissimuler que ma clientèle ne serait pas contente. Où faudrait-il aller ?

— Passer deux ou trois mois, tout simplement, en Suisse ou en Italie, à votre choix.

— Un chalet au bord du lac de Brientz, une villa sur les rives du lac de Côme : mon idéal, mon rêve !

Dites donc, baron, il a du bon votre projet ; il a beaucoup de bon.

— Vous voyez bien !

— Mais, j'y songe, dans le chalet ou dans la villa, serais-je seule ?

— Non.

Mme Gerfaut se reprit à minauder.

— Est ce que, par hasard, vous songeriez à m'accompagner ? murmura-t-elle.

— Je vous rejoindrai certainement, répondit Gontran ; mais ce n'est pas avec moi que vous partirez.

— Avec qui donc ?

— Je vous le dirai tout à l'heure.

— Ce serait fort cher, ce voyage.

— Qu'importe ! Il est bien entendu que tous les frais seront à ma charge et que je ferai grandement les choses.

— Ah ça ! vous êtes donc devenu millionnaire ?

— Pas encore, mais j'ai l'espoir de l'être bientôt.

Un héritage ?

Oui.

Lequel ?

Celui de ma cousine, la comtesse de Kéroual.

Encore ?

Toujours et plus que jamais.

Si j'ai bonne mémoire, la fille de la comtesse, votre pupille, avait disparu, il y a quinze ans, comme dans un mélodrame de la bonne école, enlevée par certaines gens de service fortement soupçonnés d'avoir empoisonné la mère et volé les titres de la fortune.

— Votre mémoire est excellente.

Vous avez retrouvé ces gens là ?

Oui.

Et la petite personne est-elle morte ou vivante ?

Elle est vivante ?

Vous la connaissez ?

Oui.

Sait-elle de qui elle est la fille ?

En aucune façon.

Où est-elle ?

A Paris, elle vit de son travail.

Elle est donc ouvrière ?

Oui.

Chez qui ?

Chez vous.

Mme Gerfaut resta pendant une ou deux secondes muette de stupeur ; puis elle s'écria :

Chez moi ! Mais ce n'est pas possible !

Je vous donne cependant ma parole d'honneur que rien n'est plus vrai.

Prodigieux ! c'est tout un roman que cette aventure, un roman bien extraordinaire et des plus incroyables ! Mon cher baron, je n'en reviens pas ! Et comment se nomme l'héroïne ?

Marthe.

Mme Gerfaut leva les yeux et les mains vers le plafond illustré d'amours, comme pour les prendre à témoin de sa surprise grandissante.

La fille de cette saltimbanque qui nous donnait si sottement en spectacle avant hier à la fête de St. Cloud ? dit-elle ensuite.

Elle passe pour sa fille, en effet.

Inouï ! mirifique ! étourdissant ! Je n'ai jamais rien vu de plus particulier sur la scène des théâtres du boulevard. Êtes-vous bien sûr, au moins, de ne point vous tromper ?

Oh ! parfaitement sûr ; j'ai des preuves.

Allons, tant mieux ! Mais j'y songe, ajouta Mme Gerfaut en se frappant sur le front, ne m'avez-vous pas dit dans le temps que le banquier, chez lequel était déposée la fortune de la comtesse de Kéroual, venait de faire faillite et de se brûler la cervelle ?

Je vous l'ai dit.

Alors, vous allez vous trouver à la tête de la tutelle d'une fille sans le sou ? Mauvaise affaire, cher baron, mauvaise affaire ! Je vois les charges, mais je ne vois pas les bénéfices.

C'est que vous ne savez pas tout. Apprenez donc que la fortune de Marthe, doublée depuis quinze ans par la capitalisation des intérêts, est devenue claire et limpide.

De plus fort en plus fort. Nous ne sommes plus dans le mélodrame, nous sommes dans la féerie. Est-ce que le banquier est ressuscité ?

Pas précisément ; mais son fils, parti pour l'Australie aussitôt après le désastre, vient de revenir à Paris avec des tonnes d'or, et paye intégralement les créanciers de son père.

Voilà un brave jeune homme, et vous avez une veine. Vous m'en voyez ravie. Seulement, pour réclamer cette fortune au nom de votre pupille, il vous faudra les titres. Existents-ils encore ? Où sont-ils ?

Entre les mains de la saltimbanque.

Voudra-t-elle s'en désaisir en votre faveur ?

Que cela lui convienne ou non, je les aurai.

Quel homme ! Baron, je vous admire ; rien ne vous embarrasse ; vous savez tout prévoir et vous avez réponse à tout. Je devine le reste maintenant ; c'est auprès de Marthe que vous avez besoin de moi.

Vous devinez parfaitement juste.

Que devrais-je faire ?

Quitter Paris avec ma pupille.

Quand ?

Aussitôt que j'aurais fait reconnaître mes droits.

Sera-ce bientôt ?

Oui, bientôt ; et aller m'attendre, ainsi que nous le disions tout à l'heure, soit dans le chalet suisse, soit dans la villa italienne.

Je parie que je lis dans votre jeu.

Je vous en crois parfaitement capable.

Vous rêvez un mariage ?

C'est exact..... Grâce à vous, ce mariage se fera, et, le jour de la signature du contrat, vous me permettrez de vous offrir, comme faible témoignage de ma reconnaissance, cent beaux mille francs en billets de banque.

Je vous le permettrai, gardez-vous d'en douter ; mais il est une chose dont je vais vous prévenir.

Laquelle ?

C'est que Marthe a un amoureux.

Je le savais.

Savez-vous aussi que cet amoureux.....

Se nomme Lionel Morton et qu'il est millionnaire ? interrompit le baron. Oui, parfaitement ; et c'est pour les séparer l'un de l'autre qu'il est indispensable que la jeune fille quitte Paris.

Vous avez raison ; je ferai tout ce que vous voudrez ; disposez de moi.

Gontran baisa de nouveau la main d'Olympe.

Ah ! vous êtes bien ma véritable amie, lui dit-il du ton le plus pénétré.

Je croyais vous l'avoir prouvé déjà.

Sans doute, mais vous me le prouvez aujourd'hui mieux encore.

Notre entretien est-il terminé ?

Oui ; maintenant, il faut que je voie ma pupille et que je la voie sur le champ.

Seule ?

Bien entendu. Veuillez la faire prévenir et l'envoyer me rejoindre ici ?

Je vais la chercher moi-même et je veillerai à ce qu'on ne vous interrompe pas, car il est clair comme le jour que votre entretien sera sérieux.

Vous êtes adorable.

Je vous prévins que Lionel Morton est au nombre de mes convives. Pas de querelle avec lui, n'est-ce pas ? Point de scandale, ici du moins.

Soyez paisible et envoyez Marthe me rejoindre.

Elle sera là dans trois minutes.

Et Mme Gerfaut sortit du boudoir.

## XX.—Gontran et Morton.

“ Allons, murmura Gontran resté seul, mon étoile brille et tout marche. J'avais raison de compter sur Olympe. Elle partira avec Marthe, j'irai les retrouver.....”

Le baron s'interrompit pour jeter un coup d'œil sur une des hautes glaces qui lui renvoyaient son image ; il fit glisser entre ses doigts les pointes effilées de ses moustaches, de façon à leur donner une tournure conquérante, puis il continua :

“ Plaire à Marthe est un jeu d'enfant. Elle ne saurait être éprise sérieusement de cet Américain fade, aux favoris blonds ; il est impossible que je n'enlève pas son cœur de haute lutte ; et, d'ailleurs, si par hasard elle résistait, je saurais bien le mariage nécessaire. Mes prières n'étant pas entendues, j'imposerais mes volontés. Que puis-je craindre, désormais ? Rien. Je commande à tout, même au hasard, car j'ai tout prévu. Marthe obéira. Il ne me manque plus qu'une chose, les titres de la fortune, et c'est elle-même qui me les livrera.”

A ce moment la porte s'ouvrit ; la portière fut soulevée par une petite main blanche aux ongles roses, et la jeune fille franchit le seuil du boudoir.

Elle était vêtue d'une robe de soie d'un gris très-pâle, relevée par des nœuds roses et des agréments en velours noir.

Marthe avait une rose mousseuse piquée dans les nattes épaisses de son admirable chevelure, et deux longs rubans de velours noir tombaient jusque sur la traîne de sa robe.

Ce costume la rendait merveilleusement belle, et son doux visage offrait une si grande ressemblance avec celui de la comtesse de Kéroual, sa mère, que Gontran en fut d'abord stupéfait et presque épouvanté. Mais nous connaissons déjà son empire sur lui-même, et cette involontaire émotion n'eut que la durée d'un éclair.

Marthe ne semblait point émue, mais un étonnement facile à comprendre se lisait sur son visage.

Gontran s'inclina respectueusement devant elle.

Mme Gerfaut vient de me prévenir, monsieur, lui dit-elle, que vous aviez à me parler.

Oui, mademoiselle, répondit Gontran.

La jeune fille reprit en souriant :

(A continuer.)

## LES EVENEMENTS D'APRÈS LE LIVRE DE DANIEL ET L'APOCALYPSE.

(Suite et fin.)

Nous demandons comment, surtout depuis la Résurrection et l'Ascension de Notre-Seigneur, et tous rapportent ses textes à des temps postérieurs, comment on pourrait les entendre ? Que pourrait signifier cette présentation du *Fils de Dieu* à son Père ? Qui pourrait être assez grand pour le présenter ? N'y a-t-il point là une inconvenance visible ?

En outre, au verset 27, dont le sens est corrélatif, la puissance de ce royaume et son étendue ont des limites, et ces limites sont celles de la terre : "Mais que le royaume, et la puissance, et l'étendue du royaume, laquelle est sous le ciel entier" (v 27); "*quæ est subter omne cælum*"; or, l'étendue du royaume du *Fils de Dieu* et de son peuple des élus n'est pas sous le ciel, mais au-dessus de tous les cieus : "*super omnes cælos.*" Eph. iv, 10.)

Il est donc bien légitime d'entendre ces textes dans leur sens le plus propre et le plus naturel. Ce que nous dirons tout à l'heure au sujet de ces mots : "*filis d'un homme*", sera une troisième preuve à l'appui de notre interprétation.

Nous nous arrêtons à peine à la difficulté qui peut naître des expressions répétées : "*éternel, siècles des siècles,*" et autres semblables.

Ces expressions n'ont pas d'autre signification ici que celle d'une longue durée, peut-être d'une durée aussi étendue que celle du monde. Nous pourrions citer de nombreux passages de l'Écriture Sainte absolument semblables à ceux-ci, et qui ne sont pas autrement entendus par toute la tradition

En voici quelques uns :

Au psaume 88, le texte sacré parle de David, et dit : "Sa race demeurera éternellement." (v 37.)

"Et son trône sera éternel en ma présence, comme le soleil et comme la lune dans son plein." (v 38.)

"Semen ejus in æternum manebit.

"Et thronus ejus sicut sol in conspectu meo et sicut luna perfecta in æternum."

Ménochius, résumant les autres commentateurs, explique ainsi ce texte : "Son règne sera durable et brillant comme le soleil," "Regnum ejus diuturnum et clarum ut sol."

Autre exemple :

Nous lisons au psaume 36, verset 18 : "Le Seigneur connaît les jours de ceux qui vivent sans tache, et l'héritage qu'ils posséderont sera éternel."

"Et hæreditas eorum in æternum."

Ménochius commente ainsi ce verset : "Leurs biens seront durables, bien plus, perpétuels, et ils en jouiront tant qu'ils vivront."

Au psaume 60, il est question du roi, et nous lisons : "Vous accorderez au roi des jours par-dessus ses jours ; et des années de génération en génération." (v 7.)

"Il demeurera éternellement en présence de Dieu" — "Permanet in æternum in conspectu Dei." (v 8.)

Enfin, au psaume 148, au sujet de la création des cieus et de la terre, du soleil et des étoiles et de toutes les eaux qui sont au-dessus des cieus, le Psalmiste dit que Dieu.

"Les a établies pour subsister éternellement et dans tous les siècles des siècles."

"Statuit ea in æternum, et in sæculum sæculi."

(v 6.)

Évidemment tout cela n'est pourtant pas éternel. Cet objection écartée, nous revenons à notre question :

Qui est ce *filis d'un homme* ?

Une étrange remarque de Corneille de la Pierre, le grand commentateur du dix-septième siècle, éclairera ce point. Il note que l'expression de la Vulgate : "*quasi filius hominis*", que nous avons traduite avec M. Glaire : "*comme le fils d'un homme,*" est la traduction des mots suivants du texte chaldéen : *Kebar Enos*, ce qui signifie "*le fils d'un homme malheureux, accablé de chagrin,* DEVANT MOURIR TÔT, oublieux et qui serait oublié ; car le mot *Enos* a toutes ces significations."

"Quasi filius hominis miseri, ærumnosi, morituri, obliviosi et oblivioni tradendi : hæ enim omnia significat *Enos.*"

Qu'on veuille bien ne pas oublier que nous empruntons cette remarque à un auteur du dix-septième siècle.

N'est-ce point étrangement précis et lumineux, et ne semble-t-il pas que ce mystérieux mot *Enos* ait été créé tout exprès pour être un tableau prophétique de la personne et de la vie du duc de Berry ?

Suppléons maintenant les acceptions diverses du mot *Enos* dans notre texte, et nous lisons :

"Et voici comme le *filis d'un homme malheureux, accablé de chagrin,* DEVANT MOURIR TÔT, oublieux et destiné à l'oubli, qui venait avec les nuées du ciel, et il s'avança jusqu'au vieillard, et ils le présentèrent devant lui, et il lui donna la puissance, et l'honneur et le royaume."

Et maintenant le texte devient clair : en dépit des sages et des forts de l'heure présente, de nos faiblesses et de leurs forces, de nos profonds abaissements et de leur insolente grandeur, malgré toutes les prévisions et toutes les probabilités, quoi que fasse et que dise la onzième corne, et ses yeux et sa bouche superbe, notre raison, notre cœur et notre foi ont entrevu ce *filis d'un homme* ; et unissant les souvenirs d'un passé lointain déjà aux espérances d'un avenir prochain, nous croyons, en relisant ce texte, assister tout ému au couronnement d'un nouveau Charlemagne.

Mais, ces "*nuées du ciel*" qui viennent avec "*le fils d'un homme,*" que sont-elles ? Selon plusieurs auteurs, elles marquent la puissance céleste, les prodiges divins qui doivent environner et pour ainsi dire porter le *filis d'un homme* à son avènement. Nous n'avons aucune raison de repousser une telle interprétation, et ne songeons pas vraiment à prétendre que les événements que nous attendons puissent s'accomplir sans miracle. Quant à ce mot "*céleste,*" n'indiquerait-il pas des prodiges dans le ciel ? Nous n'osons ni l'affirmer ni le nier, parce que les éléments nous manquent absolument pour prononcer.

Le sens vrai nous semble indiqué par une expression semblable de Daniel : "*Force du ciel*" (VIII, 10), ou selon le texte hébreu : "*Armée du*

ciel." Par cette force ou Armée du ciel, dit M. Glaire on entend le peuple du Seigneur persécuté.

Réclamant maintenant le bénéfice d'une conclusion déjà posée plus haut, nous pourrions désigner enfin "le peuple des saints du Très-Haut"; nous connaissons le roi, nous savons donc le peuple de ce roi. Qu'on nous pardonne ce petit artifice. Eussions-nous osé établir d'emblée que la France est ce peuple? Sans doute, la France est le peuple des Clovis, des Charlemagne, des saint-Louis, la nation des Francs aimés du Christ! Mais nous ne pouvons oublier qu'elle est aussi le peuple des blasphèmes et des révolutions; que ses gouvernements ont méconnu sa mission séculaire, et l'ont entraînée à désertir son poste d'honneur; que sa législation est encore à l'heure présente une révolte contre les lois de Dieu et de l'Eglise! Le front courbé sous la pesante solidarité de ses crimes, nous ne pouvions élever nos regards jusqu'au faite sublime où respandit ce titre: "peuple des saints du Très-Haut." Mais la logique a ses rigueurs et aussi ses violences qui amènent cette conclusion inespérée. Violences et rigueurs bénies qui nous encouragent à considérer les saints œuvres de la France: ses apôtres, ses pontifes, ses martyrs, ses vierges, qui remplissent le monde! ses œuvres qui se multiplient et par une floraison admirable, affirment avec une force nouvelle l'inépuisable fécondité de l'Eglise! ses prières, ses pèlerinages, ses expiations!

Si ses maîtres d'un jour ont abandonné et livré le Père des saints, ses enfants lui ont donné avec enthousiasme et leur or, et leur sang et leur amour! et ils ne cessent point de répandre à ses pieds, avec leurs larmes, les témoignages de leur tendresse, de leur douleur et de leur piété. Les fautes de la France furent les fautes de ceux qui l'ont gouvernée, ses réparations sont les réparations du "peuple", et c'est du "peuple" seulement que parle le texte saint. Enfin, si pourtant la responsabilité de ce passé si triste et si long peut encore s'élever contre cette appellation: "peuple des saints" et repousser les promesses magnifiques qui lui sont faites, nous oserons regarder autour de la France, et considérant qu'il ne reste rien de meilleur parmi les nations, nous repasserons dans notre pensée les paroles de Dieu à son prophète, lorsqu'il allait l'introduire dans la terre promise:

"Car ce n'est ni votre justice, ni la droiture de votre cœur, qui sera cause que vous entrez dans le pays de ces nations pour le posséder; mais elles seront détruites à votre entrée, parce qu'elles ont agi d'une manière impie, et que le Seigneur voulait accomplir ce qu'il a promis avec serment à vos pères Abraham, Isaac et Jacob!

"Sachez donc ce que ne sera point pour votre justice que le Seigneur votre Dieu vous fera posséder cette terre, puisque vous êtes un peuple d'une tête dure et inflexible." (Deuter., ix, 5, 0.)

Ce n'est donc point notre piété, c'est l'impiété des autres et surtout c'est la volonté de Dieu, volonté impénétrable dans ses desseins et dans ses voies, qui est la vraie raison des promesses dont nous attendons l'accomplissement. Nous ne pourrions jamais être un peuple de saints, si la volonté perverse des ennemis de Dieu ne nous y forçait. Mais ils sauront y pourvoir et menaceront si bien en même temps et ce qui nous reste de foi et ce qui nous reste de patriotisme, que ces deux sentiments confondus dans notre amour, comme ils le sont dans leur haine, uniront tous les Français sous un même étendard et en feront encore ce peuple des saints qui recevra "le royaume et la puis-

sance et l'étendue du royaume, laquelle est sous le ciel entier." (v 27.)

Avant d'étudier l'expression de temps qui fixe l'époque où s'accompliront ces merveilles, examinons, selon les données du programme que nous nous sommes tracé, le texte de l'Apocalypse.

Tout le monde connaît l'obscurité désespérante de ce livre sublime, dont la moitié des textes semblent encore cachés dans les profondeurs de l'Etre divin, où saint Jean les puisa. Rarement on peut suivre avec sens plusieurs versets d'un même chapitre; lorsqu'on a cru saisir la pensée divine et qu'on la poursuit, aussitôt elle se dérobe en s'élevant à des hauteurs inaccessibles. Aussi réclamerons-nous comme une preuve à l'appui de notre interprétation de Daniel la clarté que va présenter, nous l'espérons, un chapitre entier de l'Apocalypse, au moins la première et plus grande partie.

Nous donnerons d'abord le texte de ce chapitre, qui est le treizième.

## VI.

### APOCALYPSE (XIII).

1. Et je vis une bête montant de la mer, ayant sept têtes et dix cornes, dix diadèmes sur ces cornes, et sur ces têtes, des noms de blasphème.

2. Et la bête que je vis était semblable à un léopard; ses pieds étaient comme les pieds d'un ours, et sa bouche comme la bouche d'un lion. Et le dragon lui donna sa force et sa grande puissance.

3. Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort; mais cette plaie mortelle fut guéri. Aussi toute la terre émerveillée suivit la bête.

4. Ils adorèrent le dragon qui avait donné puissance à la bête, et ils adorèrent la bête, en disant: Qui est semblable à la bête et qui pourra combattre contre elle?

5. Et il lui fut donné une bouche qui proférait des paroles d'orgueil et des blasphèmes; et le pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois lui fut donné.

6. Elle ouvrit sa bouche à des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle et ceux qui habitent dans le ciel.

7. Il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre; et il lui fut donné puissance sur toute tribu, sur tout peuple, sur toute langue, sur toute nation.

8. Et ils l'adorèrent, tous ceux qui habitent la terre dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau, qui a été immolé dès l'origine du monde.

9. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende.

10. Celui qui a mené en captivité, sera captif; celui qui aura tué par le glaive, il faut qu'il soit tué par le glaive. C'est ici la patience et la foi des saints. (Apoc., XIII, traduction de M. Glaire.)



## V A R I E T E S .

Les cordonniers, de même que les sabotiers, devraient ne point exercer sur l'épigastre, ou *creux de l'estomac*, de ces fréquentes compressions qui disposent singulièrement aux squirrhes du pylore. Ils devraient s'entourer le corps d'une épaisse ceinture formant plastron, et sur laquelle appuieraient la tarière ou l'astique.

Les personnes qui s'adonnent à des ouvrages délicats exigeant une grande attention et une lumière vive, les joailliers, les denteliers, les horlogers, sont plus exposés que d'autres ouvriers aux ophthalmies, à la cataracte, à la goutte-sereine et à la myopie. Il est sage, dans ces conjonctures, et toutes les fois qu'on doit exposer les yeux assidûment à une clarté brillante de faire usage de conserves garnies d'un garde-vue vert ou azuré.

La plus dangereuse des habitudes, c'est celle de l'immobilité.

L'exercice varié convient à tous les hommes, mais principalement à ceux qui n'ont ni besogne fatigante, ni travail journalier.

Les personnes sédentaires doivent agir avant les repas pour l'appétit, après le repas pour la digestion et dans la soirée pour le sommeil ; à toutes les heures pour la force et la santé.

Il faut, au contraire, des distractions agréables et diversifiées à ceux qui ont naturellement des occupations fatigantes. — S'instruire, telle est la distraction la plus digne d'un homme qui travaille et qui pense : celle-là ne fatigue pas comme le spectacle et comme l'ivresse.

C'est pour des Italiens, pour des méridionaux, que l'école de Salerne a donné le précepte suivant :

*Post prandium sta, post cœnam ambula...*

repos après dîner, promenade après souper. Un pareil conseil ne peut convenir que dans des climats où le soleil a tant d'ardeur qu'il rend l'exercice du jour impossible. On ne se promène que le soir à Naples.

Les professions suivantes, comme les plus douces, sont celles qui conviennent le plus aux personnes délicates : l'état de tourneur, de menuisier, de jardinier, de lunettier, de marchand, etc. — Et même l'homme de lettres ou de bureau trouverait diversion, appétit, force et santé dans la pratique momentanée des trois premières occupations que nous venons de citer : il se procurerait ainsi de la distraction sans fatigue, il fortifierait ses organes, donnerait plus d'action et plus d'ampleur à ses poumons, et rendrait en même temps sa transpiration plus active.

Il serait également prudent de conseiller une des professions où l'on travaille le fer à des jeunes gens faibles, pâles et lymphatiques. Les hommes sédentaires, les personnes faibles qui gardent la chambre, doivent au moins compenser cet isolement oisif par quelque exercice partiel : marcher entre quatre parois, lire haut, chanter, déclamer, parler, jouer, gesticuler. On peut, comme Steele et beaucoup d'Anglais, *combattre son ombre*, employant à cet usage deux gros et courts bâtons à massue de plomb ; ou bien, comme Bacon et Addison en ont donné l'exemple, agiter avec force la corde d'une *cloche sans battant*.

Les Romains et les Grecs attachaient un grand prix, et souvent des honneurs suprêmes, à l'énergie corporelle de leurs grands citoyens. On ne séparait point chez ces peuples la prééminence physique de l'intellectuelle ; ils ne reconnaissaient pour vraiment supérieurs que ceux qui unissaient aux lumières de l'esprit la puissante énergie des membres. La gymnastique alors était encore plus cultivée que la rhétorique : on peut voir dans le 23<sup>e</sup> chant de l'Illiade, comme Homère fait jouter l'un contre l'autre, par pur délassement, tous ces héros dont le reste du poème célèbre les hauts-faits de bravoure ou de prudence. Tous concourent ou combattent, tous, même Agamemnon, le chef des rois. Et non seulement on decernait des prix aux vainqueurs, il y en avait même pour les vaincus. Achille donne un trépied précieux au douze taureau au vainqueur, et une jeune fille au vaincu, sans doute pour ajouter, en l'indiquant par son offrande même, à la cause de son infériorité.

On a souvent attribué à de certains remèdes une guérison que l'exercice avait seul opérée.

Un homme riche et mélancolique me consultait, il y a quelques années, pour ses malaises, ses tiraillements d'estomac et ses vapeurs. Je lui dis : Je ne puis rien vous conseiller ; le seul homme capable de vous soulager est loin d'ici. — Où donc est-il ? — Il est à Lyon. — J'irai, me dit cet homme..... Peu de temps après il était en route pour Lyon, muni d'une lettre dont je l'avais chargé, mais ignorant qu'une autre lettre de moi, s'adressant à la même personne, l'y précédait de quelques jours. — Arrivé à Lyon, on lui apprend d'un air de tristesse que l'homme qu'il demandait s'en était allé à Montpellier. Le malade part pour Montpellier, d'où on l'envoie à Bordeaux, d'où on l'envoie à Argentac, d'où on l'envoie à Tulle, d'où on l'envoie à Thiviers, d'où on l'envoie à Blois, d'où on l'envoie à Lorient, d'où on l'envoie à Lisleux, d'où on l'envoie à Paris, d'où il arriva guéri. Il vint alors m'embrasser. — Oh ! me dit-il, que vous m'avez donné là deux bons médecins. — Et qui donc, lui demandai-je ? « La *Fatigue* qui fait dormir, l'*Espérance* après qui l'on court ! »

L'exercice ne convient à personne autant qu'aux hommes d'étude ou d'affaires. Le cerveau chez eux a toujours trop de prépondérance ; il est toujours trop excité.

Les gens de lettres et de bureau sont exposés aux maux d'estomac, aux mauvaises digestions, aux engorgements de la rate et du foie, aux palpitations du cœur, aux hémorrhoides, aux maladies de la vessie et des reins, à la gravelle et aux calculs, aux maux de nerfs sous toutes leurs formes, à l'hypocondrie surtout ; et souvent leur vie se termine par l'apo-plexie, ou foudroyante, ou paralytique et idiote.

Pour s'user et s'affaiblir, il n'est pas besoin que l'homme fatigue ses membres : les sollicitudes d'une vie pesante et agitée le vieillissent plus que de rudes labeurs.

Ce que nous faisons avec plaisir est ordinairement sans fatigue : tant que nos travaux concordent avec nos penchants, nous méconnaissions la

lassitude et méprisons les entraves. Mais rien ne fatigue l'âme comme ces études fastidieuses qui ne roulent que sur des riens. Les petites choses, les soins de détail énervent la pensée bien plus que les grands objets. L'étude minutieuse d'une mousse, d'un coquillage, excède un esprit bien fait, beaucoup plus, peut-être, que les supputations profondes des révolutions célestes.

Heureusement, les membres de la république des lettres sont aussi diversement occupés que les abeilles de nos ruches. Il y a d'abord ceux qui, sans y rien mettre, disposent dans un ordre admirable les cases ou les récoltes communes seront précieusement conservées ; il y a ceux qui réunissent les faits et les idées, comme en se jouant sur des fleurs ; et ceux qui élaborent ces premiers produits. Il y a des chefs, des sujets subalternes, des oisifs ; il y a ceux qui participent à tout sans rien faire, ceux qui rassemblent les matériaux sans en prévoir l'emploi, et ceux qui les mettent en œuvre sans en savoir la source.

Cependant, tous sont nécessaires à l'ensemble de l'œuvre.

Nul exercice n'est plus favorable à la puissance de l'esprit que l'exercice de l'esprit même ; mais il est essentiel d'y mettre du relâche et beaucoup de diversité. Les deux hommes qui de nos jours ont le plus travaillé, M. Cuvier et M. Brougham, se sont souvent délassés d'un livre par un discours, d'une méditation par une épître, d'une ennuyeuse recherche par une causerie mondaine.

Socrate défendait le travail des bras, comme nuisible à l'intelligence et dégradant l'homme ; il avait raison, voulant parler des professions fatigantes. Mais l'action des bras qui ne va qu'au juste délasser de l'attention, et non jusqu'à énerver le corps, cet exercice modéré des membres rend le cerveau plus apte à agir et les conceptions de l'esprit plus faciles.

La méditation fréquente a pour effet certain de modérer les passions : c'est un autre résultat de l'habitude. Plus l'esprit se familiarise avec les impressions, et moins en effet les émotions sont vives ; l'habitude de tout excitant finit par y rendre insensible. A force d'observer et de penser, on arrive à mieux connaître les hommes et les choses, or, ce que nous connaissons bien n'a plus guère le pouvoir de nous agiter. Et comme le suprême degré de la sagesse est de se rendre inaccessible aux passions, l'antiquité avait raison de surnommer *sages* ceux que nous appelons *savants* dans nos temps modernes. Effectivement, la science est une voie sûre vers la sagesse, puisque les pensées et l'étude sont des préservatifs contre les passions.

#### IVROGNES.

Sur le midi, sortant de la taverne,  
Certain ivrogne allait je ne sais où ;  
Mon homme tombe, et soudain on le berne,  
Bien qu'il jouât à se casser le cou.  
Quelqu'un pourtant lui dit : " Monsieur Grég aïre,  
Puisque le vin vous fait ainsi broncher  
A chaque pas, vous avez tort de boire...  
— Non mon ami, mais j'ai tort de marcher. "

#### COMÉDIE DANS LA RUE.

DENX JEUNES GENS, UN IVROGNE, SA FEMME.

(Il est une heure du matin).

PREMIER JEUNE HOMME. " Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? "

SECOND JEUNE HOMME.—J'crois que ça ressemble à un homme.

L'IVROGNE, *d'une voix éteinte*.—M'sieu ! m'sieu !...

PREMIER JEUNE HOMME.—Mon bonhomme, vous arrêtez le cours de ce paisible ruisseau.

L'IVROGNE.—M'sieu ! m'sieu !

—Où demeurez-vous ?

—M'sieur, sifflez.

—Siffler ?

—Oui.

—Vous ne pouvez donc pas siffler ?

—Non, m'sieu, j'suis trop bu.

(*Le jeune homme siffle.—On entend ouvrir une fenêtre du cinquième étage.*)

UNE VOIX DE FEMME.—Ah ! te voilà, sac à vin, soûlard, voleur ! t'a mangé ta semaine, et tu rentres mort-ivre. Je vas descendre, attends.

(*La fenêtre se referme.*)

L'IVROGNE.—Merci, m'sieu, j'suis reconnu."

Gavarni représente quelque part un ménage d'ouvriers revenant de la barrière.

La femme soutient son mari qui lui dit :

" Que veux-tu, Zénobie, chacun sa misère ! Le lièvre a le taf ; le chien, la puce ; le loup, la faim... l'homme a la soif.

—Et la femme a l'ivrogne, " répond Zénobie.

Un ivrogne à un omnibus qui passe :

" Psitt ! psitt ! "

LE CONDUCTEUR.—Vous ne pouvez guère monter dans cet état-là... Enfin !... vos six sous ?

—On n'est jamais si soûl qu'on ne puisse prendre un omnibus. "

Suivez un ivrogne, le soir, si vous voulez rire.

Celui-ci marchait, titubant, parlant de son honneur et de sa vertu.

Il tire un foulard de sa poche, essaye de se moucher ; peine perdue !—Une fois ! deux fois ! trois fois !

Son bras retombe inerte.

Il s'arrête alors, et s'adressant à son mouchoir :

" Voyons, dit-il, ça va finir ! ça va finir...ou je prends mes doigts ! "

Un soir, par un temps d'orage, trottait, ou plutôt chancelait un ouvrier, qui venait de faire ses dévotions à Notre-Dame de la Treille.

" Tiens, de l'eau ! dit-il. Fais pas attention, mon vieux, marche toujours ! faut jamais reculer devant l'ennemi !... "

La pluie se changeant en une véritable averse :  
" Elle s'a procuré des troupes fraîches ! fit le pochard. Cent mille contre un..... les lâches ! "

UN PATRON. " Éloignez-vous de moi, Ernest... Plus loin...Encore plus loin...Vous vous figurez donc qu'on ne voit pas quand vous avez bu ? "

L'OUVRIER.—On voit toujours quand j'ai bu,—jamais quand j'ai soif. "

Un ivrogne tombe sur le trottoir. Sa face est tellement rubiconde qu'on croit à une apoplexie, et, comme premier remède, on lui donne un bain de pieds.

L'ivrogne revint à lui et, voyant les soins dont il est l'objet, il s'écrie :

" Je vois bien le bain de pieds ! mais où c'est qu'il est, le petit verre ? "

Un pochard, dans les méandres de sa marche, s'accroche à un jeune arbre.

L'arbrisseau plie ; l'homme redouble ses efforts. Il croit avoir affaire à quelque ami, et, tout éploré, il crie :

"Je t'en prie, laisse-moi m'ert aller !"

C'est un chiffonnier ivre qui adressa à son chapeau, qui venait de rouler dans la boue, cette mémorable apostrophe :

"Si je te ramasse, je tombe ; si je tombe, tu ne me ramasseras pas ; je te laisse."

#### LE PETIT VERRE ÉCONOMIQUE.

Par-devant Maitrillard et son épouse, marchands de vins et liqueurs, a été convenu ce qui suit : "Les sieurs Sariol et Turban contractent association pour l'achat d'un petit quarteau d'eau-de-vie, qu'ils débiteront sur le champ de foire du Landy, à Saint-Denis, les deux dimanches affectés à cette fête, pour les bénéfices être partagés entre eux par moitié ; chaque verre de la contenance d'un poisson, ou polichinelle, sera livré au consommateur au prix de 20 c, etc., etc."

Suivent les clauses accessoires.

Le soir du premier dimanche d'exploitation de leur établissement ambulante, les deux sociétaires étaient ramassés par la garde, en loques, meurtris de coups de poing ; la tête dénudée à plusieurs endroits par suite de l'enlèvement violent de poignées de cheveux. Leur situation financière et commerciale consistait en un petit baril vide et une pièce de deux sous en caisse.

Aujourd'hui, les voici en police correctionnelle pour rébellion et voies de fait envers les agents de la force publique.

Nos deux négociants étaient partis à Saint Denis avec leur baril d'eau-de-vie ; arrivés à la Chapelle, Sariol dit à Turban :

"Dis donc, je vas boire un polichinelle."

—Eh bien ! tu ne te gênes pas, répond Turban ; ça n'est pas à toi seul cette eau-de-vie là ; c'est à nous deux.

—C'est juste, répliqua Sariol ; alors le polichinelle étant de quatre sous, je vas donner deux sous.

—Ah ! comme ça, t'es dans ton droit ; donne-moi deux sous, et bois ton polichinelle."

Sariol donne deux sous, et bois le poisson d'eau-de-vie.

Cent pas plus loin, Turban dit à son tour à Sariol :

"Je vas faire comme toi, je vas me payer un polichinelle."

—Oui, mais tu vas me donner deux sous.

—Certainement, ça va tout seul."

Il boit un polichinelle et rend à son associé la pièce de deux sous que celui-ci lui avait remise un instant auparavant.

Arrivés à la route de la Révolte, Sariol reprend :

"Ma foi, tant pis ! je profite du bon marché ; puisque ça ne coûte que deux sous au lieu de quatre, je vas boire un autre verre."

Adhésion de l'associé, auquel il redonne la même pièce de deux sous. Cinq minutes après, celui-ci reprend :

"Au fait, tu as raison, ça ne nous revient qu'à deux sous ; c'est pas la peine de s'en passer."

Et il avala un second polichinelle, en rendant une seconde fois la pièce de deux sous.

Arrivés au petit pont situé à l'entrée de Saint-Denis, nos deux négociants avaient déjà échangé cinq ou six fois l'éternelle pièce de deux sous, et ne cessaient de s'applaudir de leur découverte d'eau-de-vie à deux sous le poisson. Inutile de dire qu'arrivés au champ de foire, ils n'avaient pas la tête parfaitement au commerce, et n'étaient frappés que d'une seule idée, c'est que plus ils gagnaient. Sous l'empire de cette combinaison, ils firent faire la navette à la malheureuse pièce de deux sous, jusqu'au moment où le quarteau fut entièrement vidé ; Turban dit alors à Sariol :

"Ah ça ! mais tu m'as fichu dedans, toi ; nous avons acheté pour 6 francs d'eau-de-vie ; tout a été débité et nous n'avons que deux sous en caisse !

—Comment, que deux sous ?... en tout ?

—Mais oui, en tout.

—Alors, t'es un filou, t'as volé la caisse."

De là une explication à coups de poings, l'intervention de la police et le délit commis.

Le tribunal les a condamnés chacun à huit jours de prison.

—

Alfred M...est un peintre sans réputation et sans talent, qui se console parfois au cabaret des rigueurs de la fortune. Un jour, on frappe chez lui de bonne heure ; il ouvre et voit entrer son tailleur.

"Ah ! c'est vous, Monsieur Muller ?

—Oui, Monsieur, voilà plus de dix fois que je viens ; c'est bien désagréable.

—Vous venez peut-être me demander de l'argent ?

Certainement, Monsieur.

—Je pensais que c'était pour me prendre mesure d'une redingotte dont j'ai furieusement besoin.

—Désolé, Monsieur ; mais je ne vous ferai rien que vous n'avez payé l'ancien.

Alfred apaise le tailleur de son mieux. Celui-ci descend ; Alfred le suit et le fait entrer dans un café établi dans la maison qu'il habite. Alfred *paye* un petit verre de rhum. Le tailleur commande une *tournee* d'anisette et dit :

"Bah ! tout cela ne vaut pas un petit vin blanc à quinze que je connais, à la barrière des Martyrs."

—C'est presque mon chemin.

—Venez avec moi jusque là."

Ils sortent. Arrivés à la barrière des Martyrs, le tailleur fait servir une bouteille de vin. Alfred en demande une seconde.

"Savez vous, dit M. Muller, que je commence à avoir faim ?

—Eh bien ! demandons à manger.

—Pas ici, on n'est pas bien ; montons sur la butte, je sais un endroit."

(A continuer.)

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année  
\$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.